

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine.—Chronique Musicale.—Etude Littéraire.—Les vacances finissent.—Feuilleton: Un projet d'avenir, (suite).—Poésie: Gloire; mais pas en nous.—Un peu de tout.—Musique: Le Bien, paroles de Galoppe d'Onquaire, musique de Léopold Amat.—Variétés.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 15 Août 1862.

Une des plus belles fêtes que l'on puisse contempler, a eu lieu à Montréal, à l'occasion de l'arrivée de Sa Grandeur Mgr. Bourget. De remarquables relations en ont été faites dans différents journaux, dans l'*Ordre*, dans la *Minerve* et dans le *Colonisateur*, la relation que nous en donnons est extraite de la *Minerve* de samedi dernier.

Mgr. de Montréal a été vraiment reçu comme un Père, apparaissant après une longue absence au milieu de ses enfants, il a été acclamé par le cœur des Fidèles, comme le Pasteur bien-aimé et de plus, comme le témoin auguste des grandes choses qui viennent de s'accomplir à Rome.

Ainsi que Mgr. l'a dit de la manière la plus touchante, dans sa réponse à M. l'administrateur, ces démonstrations qui de Rome se sont répandues dans tout l'univers, répondent victorieusement à des insinuations malveillantes, qui avaient été propagées, si souvent, par les ennemis de l'Eglise dans les derniers temps.

On prétendait que sur les questions soulevées

par l'impiété contre les droits du Saint Siège, les évêques n'étaient pas d'accord avec le Souverain Pontife, ou que au moins le clergé inférieur ainsi que les fidèles n'étaient pas dans le même esprit que les grands dignitaires de l'Eglise.

Or, les Evêques dans leur séjour à Rome, ont bien montré de la manière la plus éclatante quels étaient leurs vrais sentiments, en louant et en applaudissant le St. Père, de la noble fermeté avec laquelle il avait défendu les droits de l'Eglise ; et ensuite, l'accueil empressé et enthousiaste que les Evêques à leur retour ont reçu de leur clergé et de l'universalité des fidèles a montré combien l'accord était unanime dans tout les différents degrés de la hiérarchie sainte et dans toutes les différentes parties de l'univers catholique.

Ce fut une douce consolation pour le St. Père que de voir un tel assentiment l'entourer pendant les fêtes de la canonisation, un assentiment si spontané, si ardent, si unanime ; jamais Pape n'a pu contempler de spectacle plus beau. Mais quelle consolation ne sera-ce pas encore pour son cœur éprouvé, que de contempler l'écho, le rejaillissement de cette unanimité éclatant dans le monde entier, jusqu'aux extrémités de l'univers, à l'occasion du retour de chacun de ses frères dans l'épiscopat, dans son diocèse.

Enfin disons-le à la louange de notre population, nulle part l'accueil ne fut plus tendre, plus sympathique, plus universel.

“ C'est dans de pareilles circonstances, disait le *Colonisateur* avec beaucoup de sens, que l'on peut juger de la vivacité des sentiments religieux de notre pays, le cœur entraîné alors l'esprit même le plus raisonneur. . . . Celui qui criait à l'intolérance, à la persécution, ne sait plus aujourd'hui que plier les genoux et recevoir la bénédiction du pasteur et du vieillard.”

Ajoutons que nous pouvons espérer que cette bénédiction, attirée par un si bel élan, portera ses fruits, éloignera bien des malheurs de notre pays et lui procurera mille biens pour le présent comme pour l'avenir.

(Extrait de la *Minerve*.)

“ Ceux qui ont fait jendi le voyage de Sorel, à bord du *Montréal*, ont été témoins d'une fête si belle, si touchante, si sublime, que le souvenir

ne s'en affacera jamais dans les cœurs. Nous avons lu sur les journaux d'Europe bien des narrations de fêtes semblables, mais nous ne croyons pas que nulle part, il y ait eu plus d'enthousiasme, plus de spontanéité, plus de zèle ardent et respectueux que dans notre diocèse de Montréal. Le trajet de Sorel à Montréal a été, dans toute la vérité du terme, une marche triomphale où tout concourrait à la joie, au bonheur des âmes dans une grande pensée de foi religieuse et de respect pour l'autorité ecclésiastique. Le *Montréal*, pavoisé de drapeaux portait plus de mille personnes, dont plusieurs prêtres et bon nombre des premiers citoyens de Montréal.

Vers 2 heures, Monseigneur, entouré de prélats, d'ecclésiastiques et de laïques, prit place à bord du bateau qui tourna dans la direction de Montréal. Sur la route, ce ne fut partout qu'acclamations, que démonstrations d'allégresse ! Sur toutes les maisons bordant les rives du fleuve flottaient au vent des pavillons qui donnaient aux campagnes et aux villages un air de fête superbe. On apercevait en maints endroits des groupes de braves gens, hommes, femmes et enfants, agitant leurs chapeaux et mouchoirs en signe de gaieté et de bonheur, et déchargeant au passage du bateau des coups de fusil, auxquels nous répondions par mille acclamations.

Ailleurs on avait décoré de verdure la croix plantée sur le chemin pour rappeler aux passants l'origine de leur croyance et de leur foi ; ailleurs encore le clocher de l'église s'élançait dans les airs avec une brillante couronne de drapeaux ; partout les cloches sonnaient à toute volée.

A Lanoraie et à Verchères, la surprise fut grande parmi les passagers du *Montréal*, quand retentit à nos oreilles le bruit du canon. La foule était nombreuse sur la rive, et de toutes les bouches s'échappaient des acclamations qui alternaient avec le salut militaire du canon et des fusils. Toujours nous répondions, sur le bateau, par des salves de braves !!

Le sentiment qui animait toutes ces âmes remuées par un même enthousiasme était un sentiment d'affection, de reconnaissance et de respect. C'était un spectacle sans programme, dont chaque partie était créée spontanément et variait à mesure que nous approchions de notre

bonne ville de Montréal. Le temps qui s'est tenu au beau toute la journée, prêtait au bonheur et il y avait du bonheur sur toutes les figures et dans tous les cœurs. Il n'y eût ni regret, ni ennui, ni désordre. C'était le retour du Père après l'absence, et nous entendions bien des cris de joie, bien des rires charmants, mais personne ne dépassa les limites de la franche et bonne gaieté française.

A Verchères, M. l'Abbé Lapierre, debout dans une petite embarcation, salua Sa Grandeur au passage, portant dans ses mains un magnifique bouquet. Ceux qui l'accompagnaient dans son canot, tirèrent des coups de fusil. C'était une jolie scène bien imaginée, qui émut vivement Sa Grandeur et tous les passagers. Il y eut des tonnerres d'applaudissements ! Allez où vous voudrez, vous ne verrez jamais rien de plus touchant que cette surprise, accomplie avec simplicité, par cet excellent prêtre.

A Contreccœur, à la Pointe-aux-Trembles, nous trouvâmes encore de bons chrétiens, empressés de saluer, par de joyeuses et respectueuses manifestations, l'Evêque chéri qui venait de les représenter dans les grandes fêtes de la métropole catholique et d'obtenir pour eux les bénédictions du St. Père. C'était pour Sa Grandeur des témoignages bien chers de l'affection de ses ouailles et pour le Souverain Pontife de l'Eglise des preuves bien éloqu岸tes d'ardentes sympathies.

Nous lisions une grande émotion sur la figure vénérable de Sa Grandeur, et certes nous comprenions son trouble plein de consolation et de bonheur, à la vue des touchants spectacles semés partout sur son passage. C'était un jour de fête pour la foi catholique, un beau triomphe pour la religion dont il est une des gloires en Canada !

A Varennes et à Longueuil, des chœurs bien exercés chantèrent quelques couplets d'hymnes religieux au milieu des acclamations de la foule tandis que se balançaient dans les airs des pavillons aux mille couleurs et de toutes dimensions.

Enfin le *Montréal* et le *Victoria* qui nous avait rejoint vers Varennes, arrivèrent dans notre cité. Sur les quais, le long de la rive du fleuve, dans les bateaux ancrés au port, toutes les ouvertures de l'Hôtel-de-Ville et des maisons voi-

sines, la foule se pressait en bon ordre, ayant hâte d'acclâmer notre vénéré prélat.

Sur le quai Bonsecours, était rangé un bataillon de *Chasseurs Canadiens* en grand costume, il y avait aussi un corps de cavalerie volontaire. Son Honneur le Maire, l'Hon. M. Cartier et quelques autres de nos premiers citoyens, attendaient sur le quai.

A 6 $\frac{3}{4}$ heures, Sa Grandeur débarqua du bateau au bruit des acclamations de la multitude et l'Hon. M. de Beaujeu, président de la Société St. Jean-Baptiste, lui présenta l'adresse suivante :

A SA GRANDEUR L'ILLUSTRISSE ET RÉVÉRENDISSE
 IGNAÇE BOURGET, EVÊQUE DE MONTRÉAL.

Monseigneur,

Permettez que les catholiques de cette ville, en remerciant la divine Providence qui Vous ramène au milieu d'eux, félicitent Votre Grandeur de ce qu'il lui a été donné de prendre part à la grande manifestation qui vient de se faire à Rome au nom de l'univers catholique.

Votre diocèse et votre ville épiscopale doivent en effet éprouver une grande consolation mêlée d'un légitime orgueil en songeant qu'ils ont été aussi dignement représentés dans cette circonstance.

Votre dévouement aux intérêts du Saint-Siège n'est égalé que par votre zèle pour tout ce qui concerne nos besoins spirituels ; chargé, au départ, de nos vœux et de nos humbles offrandes, Vous rapportez avec Vous des grâces abondantes. Nul mieux que Vous ne pouvait dire au Souverain Pontife toute notre anxiété dans les épreuves qui Lui étaient réservées, toute notre indignation contre l'injustice et la spoliation qui L'affligent ; nul mieux que Vous ne saurait nous peindre Sa résignation, Sa confiance et Sa fermeté dans la défense de Ses droits et des nôtres.

De retour au sein des nombreuses institutions de religion, de charité et d'éducation qui Vous doivent en grande partie leur prospérité et la plupart d'entr'elles leur existence, Vous trouverez, Monseigneur, autour de Vous comme un écho puissant de cette grande voix que viennent de faire entendre les Evêques et les Prêtres réunis au centre du monde catholique, car nulle part leurs nobles protestations n'ont eu un retentissement plus grand ni plus durable.

Permettez, Monseigneur, que nous terminions en Vous disant combien nous avons été sensibles à l'honneur qui Vous a été fait par le Souverain Pontife qui a bien voulu Vous élever à une haute dignité dans l'état confié à Son gouvernement paternel, et recevez l'assurance des vœux sincères que nous formons pour Votre santé et pour Votre bonheur.

La lecture de cette adresse fût couronnée de chaleureux applaudissements, partant de tous les points de la foule. Tous les cœurs étaient d'accord pour crier : " Vive notre Evêque ! " " Vive Pie IX ! "

Mgr. lût ensuite avec émotion, la réponse qui suit :

M. le Président et Messieurs,

Je ne suis guère prêt à répondre dignement aux bonnes et belles paroles que vous venez de m'adresser, parce que je dois vous l'avouer ingénument, mon esprit est encore dans l'état de fluctuation des flots de la mer, ce qui produit dans les pensées, qu'il peut former, une incohérence dont il est difficile de se rendre compte.

Mais heureusement que mon cœur n'a point été accessible à ces fâcheuses fluctuations de l'élément mobile que je viens de franchir pour la huitième fois. Je retrouve donc mon cœur tout entier, en mettant le pied sur cette rive chérie. Aussi, elles sont bien vives les émotions qu'excite en moi le grand spectacle que j'ai sous les yeux. Je ne puis vous les exprimer autrement qu'en vous priant de vous rappeler, s'il est possible, ce que vous éprouvâtes vous-mêmes, lorsqu'après un certain temps d'absence, vous rentrâtes dans le sein de vos familles, qui avaient, dans leur tendresse, compté les jours et les moments de votre éloignement. Ce sont de ces jouissances que le bon cœur sent vivement, mais que la parole la plus éloquente ne saurait exprimer.

Vous me félicitez, messieurs, du bonheur que j'ai eu de prendre part à la grande manifestation, qui vient de se faire à Rome, au nom de l'Univers Catholique. Vous ne pouviez assurément m'adresser une parole plus agréable, dans ce moment où je touché encore une fois le sol de la Patrie. Car vous ne doutez pas, j'en suis certain, que, dans l'amour bien sincère que je porte à cette chère Patrie, j'aime à y voir briller le sentiment religieux, qui anime tous les peuples catholiques, et qu'a excitée en eux la fête, qui vient de se célébrer, dans la Ville Eternelle. Aussi, personne n'en doute, c'est là un des souffles adorables de l'Esprit Saint, qui saisit tous les cœurs et produit des merveilles, inconnues jusqu'ici dans le monde. Car les pages de l'histoire du christianisme n'offrent rien de semblable à ce que nous avons vu et entendu, nous tous qui en avons été les heureux témoins.

Je ne puis pas convenir que vous ayez été, comme vous voulez bien me le dire, dignement représentés dans cette solennité des solennités. Car il me faut nécessairement m'oublier, et me perdre en moi-même, après avoir contemplé, sur les saintes collines qui ont si souvent répété les joyeux échos de la nouvelle Sion, toutes les splendeurs de notre Sainte Religion, et avoir conféré, sous les yeux attendris de notre immortel Pontife, avec un aussi grand nombre de Cardinaux et Prélats distingués chez qui la science et la vertu se révèlent à chacune des belles paroles qui coulent sur leurs lèvres, comme des ruisseaux de lait et de miel.

Quoiqu'il en soit de l'indignité et de l'insuffisance de votre représentant à la plus pompeuse des canonisations, qui se soit faite au sein de notre Mère, la Sainte Eglise Catholique, je puis vous certifier, dans toute la simplicité de mon âme, que j'étais très heureux et très fier, pardonnez-moi cette expression, d'avoir un tel Clergé et un tel Peuple, lorsque je déposais avec vénération aux pieds de notre Père commun, soit leurs nombreuses adresses que la Société St. Jean-Baptiste, au nom de toutes les autres, avait recueillies dans un magnifique volume, fidèlement déposé sur la table du St. Père, qui, dans sa réponse, a daigné dire un mot de sa magnifi-

cence ; soit leur *Denier de St. Pierre*, pour lequel sa Sainteté a bien voulu nous faire faire ses paternels remerciements par un des principaux Prélats de la Cour Pontificale, avec cette grâce aimable qui fait si bien sentir combien il apprécie les offrandes qu'il reçoit de ses enfants ; soit enfin l'expression de leur douleur en le voyant dans de si affreuses angoisses et de leur filial attachement à sa personne sacrée et à la noble cause de la Souveraineté temporelle, dont il est le plus ferme appui. L'émission de principes, que vous venez de faire à ce sujet, m'est une preuve nouvelle, qu'en appasant mon nom à l'Adresse des Evêques, à laquelle vous avez fait allusion, j'ai réjoui vos cœurs sincèrement attachés à cette grave question, qui préoccupe aujourd'hui si diversement le monde entier. Car ceux qui aiment l'Eglise du fond de leur âme, veulent que son Pontife ne soit assujéti à aucun Pouvoir temporel, afin que rien ne le gêne dans l'exercice de ses divines fonctions ; et vous êtes, Messieurs, de ce nombre. Ceux au contraire que les grandeurs de l'Eglise affligent, ne demanderaient pas mieux que de voir, dans l'esclavage, la dignité pontificale, qui est une si vive image de la Divine Majesté dans ce bas-monde.

Pour ce qui est des honneurs, que vous voulez bien me rendre, dans cette brillante ovation, vous me permettez bien, sans doute, Messieurs, de me tenir à l'écart, pour qu'ils se réfèrent uniquement sur la Religion, qui en est le principe, sur son divin Fondateur à qui seul ils sont dûs, et sur son digne Vicair, qui les mérite à tant et à de si justes titres. Vous venez de nous dire que ce Grand Pontife nous a comblés d'honneurs, pendant que nous entourions le Trône Pontifical, durant les solennités auxquelles il avait bien voulu nous inviter. Mais je n'ai pas besoin de vous dire que ses honneurs se réfèrent nécessairement sur tous les peuples catholiques que nous représentions auprès de sa personne sacrée. Si donc le St. Père vous a tant honorés, Messieurs, dans la personne de votre Evêque, il est juste que vous déposiez à ses pieds sacrés les couronnes ovaies que vous êtes venu m'offrir dans ce moment solennel.

Oui, Messieurs, cette marche triomphale sur notre St. Laurent dans un but de piété et de charité, et dans ces splendides vapeurs que le zèle patriotique de nos industrielles compagnies fait mouvoir dans toutes les directions sur ce roi des fleuves, doit faire comprendre à tout le monde que c'est notre magnanime pontife, que vous prétendez glorifier dans cette journée vraiment mémorable, pour nous avoir, entr'autres bienfaits, donné, dans les vingt-sept Bienheureux qu'il vient d'insérer dans le catalogue des Saints, de nouveaux protecteurs et de parfaits modèles pour nous diriger dans les voies du salut.

C'est donc, en son nom, que je dois aujourd'hui vous payer le tribut d'une bien juste reconnaissance ; et je vous prie, Messieurs, de vouloir bien l'accepter et le transmettre à ceux qui auraient pu vous députer à cette magnifique démonstration. Je dois aussi vous la témoigner cette reconnaissance pour moi et pour mes généreux compagnons de voyage, qui m'ont été d'un si grand secours au milieu des fatigues et des dangers inséparables d'une longue course.

Et comme Dieu s'est plu à nous combler tous de ses abondantes bénédictions, pendant le voyage qui vient de s'accomplir, nous allons nous rendre à l'Eglise Paroissiale, plus centrale et plus capable de contenir cette

foule immense, pour lui en rendre de solennelles actions de grâces, par la Vierge Bénie, qui a été Immaculée dans sa Conception, par les Anges Gardiens, qui ont voyagé avec nous pour nous couvrir de leurs ailes, et par les vingt-sept Bienheureux qui se font nos puissants Protecteurs durant le pénible voyage de l'exil, en retour des honneurs que nous pouvons leur rendre ici-bas.

La procession se mit en marche, défila par la Place Jacques-Cartier et la rue Notre-Dame et arriva à l'église paroissiale. Mgr. prit place dans un carrosse traîné par quatre chevaux que Son Honneur le Maire eut la politesse de lui offrir. A sa droite était l'Hon. M. de Beaujeu et devant lui M. l'Administrateur et M. J. L. Beaudry.

Vis-à-vis le couvent de la Congrégation, on avait placé, grâce à l'obligeance de M. Mussen, une jolie banderole portant l'inscription ci-dessous :

Salut, Pontife chéri de Marie !
Mille fois béni votre retour au milieu de
vos enfants !

Avec l'inscription étaient représentées les insignes de l'Évêché.

Deux cent cinquante Sœurs de la Congrégation se tenaient dans la cour qui conduit à la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, au passage de Monseigneur ; Sa Grandeur fit arrêter la voiture et bénit ces bonnes religieuses.

Au même endroit, les Sœurs de la Congrégation avaient couvert de fleurs et de verdure le pavé et les trottoirs par où devait passer la procession.

M. le Supérieur du Séminaire escorté de son clergé, lut à Mgr. sur les marches de l'église, l'adresse ci-dessous :

Monseigneur,

Autrefois, quand St. Hilaire de Poitiers, ce grand champion de la foi catholique, revint à son église, après de longs travaux endurés et de vigoureuses luttes soutenues pour l'intérêt de la Religion, toutes les églises des Gaules se réjouirent et donnèrent au Héro les marques de l'affection la plus tendre et de l'admiration la plus vive. C'était un beau spectacle pour la piété, sans contredit.

Quatorze cents ans après Hilaire, en l'année 1862, nous avons le bonheur de voir quelque chose de plus beau encore et de plus touchant, de beaucoup.

Trois cents Evêques accourus de toutes les parties de l'univers, auprès du Père des Pères, du Pasteur des Pasteurs ; trois cents Evêques réunis autour de la Chaire principale qu'ils honorent d'un profond respect, d'une soumission entière et d'un parfait amour ; trois cents Evêques arrivés là des plus lointaines contrées, pour compatir aux douleurs de leur Chef, pour approu-

ver sa noble résistance à l'injustice ; et pour lui dire qu'ils sont prêts à combattre avec lui jusqu'à la mort : voilà ce que le siècle d'Hilaire, ni aucun autre n'a vu jusqu'à ce jour.

Au lieu d'un Hilaire, nous en avons aujourd'hui, nous oserions dire, des centaines ; et au lieu de la Gaule embrassant, à son retour du combat, l'illustre soldat de Jésus-Christ, nous voyons par tout l'univers des multitudes d'Eglises dont le respect et l'amour pour le siège de Pierre ont été magnifiquement exprimés et représentés par leurs divers Evêques, faire éclater avec transport, à leur retour à au milieu d'elles, leur joie et leur reconnaissance.

La ville de Marie, le diocèse de Marie ne pouvait pas être en arrière, sous ce rapport, envers leur premier Pasteur à qui le ciel a fait la grâce insigne de compter parmi les trois cents.

Recevez donc, Monseigneur, l'hommage de notre respect, de notre reconnaissance et de notre amour le plus filial.

Nous Vous faisons la réception la plus cordiale qu'il nous est possible, Monseigneur ; et parceque Vous êtes notre Evêque, et un Evêque selon le cœur de Dieu ; mais surtout parceque Vous venez de remplir, en Votre nom et au nôtre, la plus belle mission.

En union avec Vos collègues et Votre troupeau fidèle, Vous avez consolé notre commun Père dans ses grandes afflictions ; Vous l'avez encouragé parmi ses terribles épreuves ; Vous l'avez affermi dans ses fortes et saintes résolutions.

En retour de ces témoignages de Votre dévouement et du nôtre, Vous nous apportez un gage précieux de la satisfaction de notre Père bien-aimé. Il Vous a confié pour nous une bénédiction spéciale de son cœur paternel, que Vous nous communiquerez en son temps.

Toutes ces considérations, Monseigneur, rendent Votre retour parmi nous très particulièrement joyeux et font de ce jour un jour de fête, mémorable parmi tous les autres. C'est ce que nous dit éloquentement, par son concours empressé, ce peuple inébranlable, qui manifeste bien haut, par cet empressement-là même, son respect pour Vous, Monseigneur ; et son dévouement immortel pour le Souverain Pontife, l'âme et le but suprême de cette solennelle démonstration.

(Réponse.)

Monsieur le Supérieur.

Vous venez de comparer, avec beaucoup d'apropos, deux époques mémorables de l'histoire ecclésiastique, celle où St. Hilaire, après avoir triomphé de beaucoup d'erreurs, rentra dans les Gaules, au milieu des plus grandes acclamations, et celle où environ trois cents Evêques, après s'être unis à leur chef, pour combattre les funestes erreurs de ces temps mauvais, qui tendent à bouleverser tous les Etats, sont reçus par leurs peuples, au milieu des plus brillantes ovations.

Quelque savant et saint que fût le grand Docteur des Gaules, son époque ne fut pas aussi mémorable que celle de Pie IX notre Immortel Pontife ; et vous en donnez d'excellentes raisons. Ainsi, quoique nous soyons dans la pénible nécessité de voir se dérouler sous nos yeux les plus tristes événements, il n'est pas moins vrai que notre époque est unique, dans l'histoire, et que l'on a jamais vu, dans les siècles passés, et que sans

doute l'on ne verra jamais dans les siècles à venir, ce que nous voyons de nos yeux, ce que nous touchons, pour ainsi dire, de nos mains.

Quoiqu'il en soit, notre ville de Montréal, qui se glorifie avec tant de raison d'être la ville de Marie, vient de donner une nouvelle preuve de sa catholicité, en recevant avec tant de splendides ovations son Evêque, précisément parce qu'il a assisté, au nom de son clergé et de son peuple, aux pompeuses cérémonies, qui viennent de s'accomplir, dans la Ville Sainte, et parce qu'il a apposé son nom à une Adresse qui exprime si bien tous nos sentiments catholiques.

Ainsi, cette honorable réception veut dire tout simplement que notre ville se trouve heureuse d'avoir vu son Evêque prendre sa place autour du Trône Pontifical, et au milieu des trois cents Evêques qui représentaient le monde catholique, dans la Ville Eternelle, dans les grandes solennités qui ont attiré à Rome plus de quatre-vingt mille étrangers, et qu'elle souscrit et adhère à tous ses actes, dans cette mémorable circonstance.

Je bénis Dieu de ces beaux sentiments qui animent nos religieux citoyens, et je vous remercie, M. le Supérieur, ainsi que tous vos confrères, des touchantes paroles que vous venez de m'adresser. Elles demeureront gravées dans mon cœur, et elles m'inciteront nuit et jour à travailler plus que jamais au bonheur de notre cité et à la prospérité de toutes ses institutions.

Puis on entra dans l'église qui se remplit comme aux jours des plus imposantes solennités.

Le *Te Deum* fût chanté par la foule toute entière : c'était une scène d'une rare sublimité.

Sortis de l'église, on se remit en procession jusqu'à la demeure épiscopale, où M. l'Administrateur lut à Sa Grandeur l'adresse suivante :

ADRESSE PRÉSENTÉE A MGR. L'EVÊQUE DE MONTRÉAL, AU NOM DU CLERGÉ, PAR M. A. F. TRU-
TEAU, ADMINISTRATEUR DU DIOCÈSE.

Monseigneur,

Dans cette circonstance si solennelle de l'heureuse arrivée de Votre Grandeur au milieu de nous, et après la déclaration si franche et si cordiale des sentiments des fidèles de Votre Ville Episcopale et de tout Votre Diocèse que l'honorable Président de la Société St. Jean Baptiste vient de faire à Votre Grandeur en leur nom, je croirais manquer à mon devoir si je ne Vous adressais, au nom de tout Votre Clergé, quelques paroles qui seront aussi, j'espère, l'expression bien vraie de ses sentiments. Le retour d'un bon père au milieu de ses enfants cause toujours une joie bien vive. Aussi nous, Vos fils dévoués, sommes-nous, en Vous revoquant, tout transportés d'une joie d'autant plus sincère qu'elle prend sa source dans l'attachement le plus cordial et le dévouement le plus parfait à Votre personne sacrée. Lorsque Votre Grandeur quitta Son Diocèse pour se transporter dans la Ville Sainte, nous avons dû nous résigner à ce départ à cause du motif de ce voyage, celui pour Votre Grandeur de remplir un devoir auquel il Lui a été d'autant plus glorieux de se soumettre avec tant d'empressement qu'il ne Lui était intimé que sous la forme d'une invitation bienveillante de la part

du Grand Pontife, qui gouverne l'Eglise avec tant de fermeté et de sagesse depuis plus de seize ans. Si nous eussions consulté nos cœurs, nous aurions fait instance pour retenir Votre Grandeur au milieu de nous; mais nous avons dû céder devant la circonstance impérieuse et toute exceptionnelle qui Vous forçait à Vous éloigner ainsi de nous. Pour nous consoler, nous nous sommes affermis dans la douce confiance que toutes les ferventes prières qui monteraient tous les jours au ciel pour attirer sur Votre voyage les bénédictions de Dieu, ne manqueraient pas d'être favorablement exaucées. Pour adoucir l'amertume que nous causait Votre éloignement, nous nous sommes fait un devoir de nous associer d'esprit et de cœur à tout ce que faisait Votre Grandeur au tombeau de Pierre. Nous avons partagé avec Elle les douces jouissances qu'Elle a éprouvées à la vue de la splendeur sans égal dont brilla l'Eglise au jour de la canonisation des glorieux Martyrs du Japon. Nous avons tressailli de joie à la nouvelle de la Protestation énergique des centaines d'Evêques réunis à Rome, en faveur du Pouvoir Temporel du Siège Apostolique et en témoignage de l'entière et respectueuse approbation de la conduite de l'immortel Pie IX, dans ces temps difficiles.

Nous avons vu avec un noble orgueil le nom de Votre Grandeur mêlé à ceux de tant d'autres Illustres Princes de l'Eglise apposés à ce Document, qui formera une des plus belles pages de l'Histoire Ecclésiastique du XIXe siècle. Et comme les honorables citoyens de cette ville viennent de dire à Votre Grandeur, au nom des fidèles de Son Diocèse, qu'ils sont heureux d'adhérer de cœur et d'âme à cette solennelle déclaration, nous voulons, nous aussi, qu'il soit bien entendu que Votre Grandeur, en signant cette protestation, a tracé, en caractères ineffaçables, les sentiments de tout son clergé, A nous donc maintenant de rendre des actions de grâces au Seigneur pour le brillant triomphe qu'il vient d'accorder à son Eglise, pour les consolations qu'il a versées dans le cœur du Grand Pontife, qui nous apparaît de plus en plus magnanime à mesure que ses tribulations augmentent, et enfin pour l'heureux retour de Votre Grandeur au milieu de Ses enfants. Nous ne taïrons pas non plus, Monseigneur, le bonheur que nous avons éprouvé, en apprenant que tout en Vous occupant des grandes affaires de l'Eglise, Vous n'aviez pas oublié Votre chère Eglise de Montréal. Car nous avons vu que par Vos soins le nom de votre Eglise figure le premier de toutes les Eglises d'Amérique sur le tableau de celle qui se sont agrégées à la vénérable Archiconfrérie de St. Pierre.

Grâce donc Vous soit rendue, Monseigneur, pour cette nouvelle faveur conférée à Vos Diocésains qui, nous en avons la confiance, ne l'oublieront pas plus que les mille autres dont vous les avez enrichis depuis les vingt-cinq années qu'ils ont le bonheur d'être l'objet tout particulier de Votre Sollicitude Pastorale.

Maintenant, Monseigneur, en remettant à Votre Grandeur l'administration qu'Elle avait jugé à propos de faire peser sur mes faibles épaules, pour le temps de Son absence, je Lui avouerai, avec une bien douce consolation, que ce fardeau, quelque pesant qu'il fût, n'a pas été médiocrement allégé par le bienveillant concours de mes confrères, les Chanoines de Votre Cathédrale, par l'entente cordiale dans tous les rangs de Votre Clergé et le respect et l'amour de vos Diocésains pour

une Religion à laquelle ils se montrent attachés plus sincèrement que jamais, parce qu'elle ne leur a jamais paru si aimable et si vraie que depuis le glorieux triomphe dont elle vient d'être couronnée dans la Ville Eternelle.

(Réponse.)

Monsieur le Doyen,

Les paroles que vous venez de m'adresser en votre nom et celui du chapitre et du clergé du diocèse, couronnent ce jour de triomphe, pour la Religion, et je vous en remercie beaucoup.

Je suis tout confus de tant de démonstrations qui se sont faites, sur ma route, depuis que j'ai mis le pied dans le diocèse. Je m'en réjouis toutefois, en en renvoyant toute la gloire à qui seul elle appartient. Car elles prouvent d'une manière frappante, et qui saute aux yeux de tout le monde, que le principe de vie est loin de s'éteindre dans le Catholicisme, qui n'est jamais plus vivant que lorsque l'autorité est plus respectée. Hélas ! des hommes malintentionnés avaient osé dire que, dans la grave question de la souveraineté temporelle du St. Siège, les Evêques ne pensaient pas comme le Pape ; que les Prêtres ne pensaient pas comme les Evêques ; enfin que les Laïques ne pensaient pas comme les Ecclésiastiques.

Or un fait palpable vient donner un démenti solennel à tous ces mensonges. Car les évêques profitent de l'heureuse circonstance où ils se trouvent réunis à Rome, pour la gloire de vingt-sept nouveaux saints pour témoigner au St. Père qu'ils approuvent en tout la noble conduite, qu'il a tenue en défendant ses droits sacrés sur les Etats Pontificaux, et pour lui protester qu'ils sont prêts, pour le soutenir, à aller en prison et à souffrir la mort. Et voilà que précisément parcequ'ils ont ainsi offert leurs services au Chef suprême de l'Eglise, ils sont acclamés, d'un bout du monde à l'autre et par tous les peuples sincèrement catholiques, qui mènent en triomphe leurs Evêques, à leur retour de la Ville Sainte.

Pour ce qui nous regarde, les brillantes ovations qui viennent d'avoir lieu, dans les campagnes de ce diocèse comme dans cette ville, prouvent que la signature que j'ai apposée à ce document a été considérée comme une expression vraie et une attestation solennelle des sentiments du peuple comme du clergé. Or c'est à ce fait bien digne d'attention que vous avez cru devoir faire allusion, dans les paroles que vous venez de m'adresser.

Vous avez eu la bonté d'ajouter que vous m'avez vu partir avec regret, que vous m'avez assisté de vos prières, dans la route, et que vous me voyez avec joie revenir prendre l'administration de ce diocèse. Je vous crois sans peine ; et je puis vous assurer que de mon côté, je me suis arraché avec douleur à ces lieux si justement chers à mon cœur, et que je les revois avec un bonheur qui se sent vivement, mais qui ne s'exprime que bien difficilement. Je dois ajouter que tous les jours et plusieurs fois par jour, les Saints Anges m'ont vu prier au pied de cet Autel, pour que Dieu vous comble de ses abondantes bénédictions.

Je vous remercie d'avoir gouverné le diocèse, que j'avais confié à vos soins, avec autant de prudence que de douceur. Je remercie également le Chapitre et le Clergé qui vous ont si cordialement assisté, dans votre administration ; et tous les fidèles qui se sont montrés si dociles à votre voix. Que Dieu en soit glorifié ! Que

son Auguste Mère la Vierge Immaculée en soit béni ! Que les Saints nouvellement canonisés en soient loués !

Les édifices suivants étaient illuminés :

L'Evêché, avec lanternes chinoises, Asile St. Joseph, do, le Seminaire, les Sœurs Grises, les Jésuites, l'Hôtel-Dieu, la Providence, les Pères Oblats, les Sœurs de la Congrégation, le Bon Pasteur, les Sœurs Stc. Pélagie, l'Asile des Orphelins Catholiques, près des Récollets, l'Hospice St. Antoine, rue Labelle, les Sœurs du Sacré Cœur, rue Berri, les Frères, le Cabinet de Lecture.

Les maisons de MM. J. B. Payette, David Perreault, André Lapierre et François Benoit, étaient aussi illuminées, ainsi que plusieurs maisons dans le Beaver Hall.

Nous avons remarqué dans la rue St. Antoine plusieurs inscriptions, entre autres celles-ci : "Salut ! ô Pontife vénéré ! Mille fois béni soit votre retour au milieu de vos enfants." "Vive Pie IX." Les armes de l'Evêque étaient représentées sur la première de ces inscriptions et celles du Pape sur la seconde. Tout deux avaient été faites par M. Louis Larose, peintre.

Sur la maison de M. McNamee on voyait l'inscription ci-dessous, en langue irlandaise : "Cead Mille Failthe," ce qui veut dire : "Dix cents mille fois bienvenue soit votre arrivée."

Quelques uns élèvent à trente mille le nombre des personnes qui ont assisté sur le quai, en procession et dans l'Eglise Notre-Dame, aux cérémonies de la réception de Sa Grandeur.

En terminant ce compte-rendu, nous devons des compliments bien mérités aux Commissaires-Ordonnateurs de la Société St. Jean-Baptiste et aux Présidents de nos différentes Sociétés nationales qui ont obtenu un si beau succès dans l'organisation de cette fête mémorable."

La guerre au sein des Etats, préoccupe vivement les esprits, les choses ont changé complètement de face depuis un mois ; toutes les espérances se tournent du côté du Sud, et le Nord, suivant l'opinion la plus générale, n'a rien à gagner dans la prolongation de la lutte.

Suivant quelques esprits bien instruits de l'état des ressources de ces différents pays, le Sud a été d'abord victime de la première surprise de l'attaque ; il n'avait pas encore fait tous ses préparatifs ; ses approvisionnements n'étaient pas complets ; son matériel n'existait

pas, et c'est au milieu de la lutte la plus acharnée qu'il lui a fallu équiper son monde, fondre ses canons, appareiller ses vaisseaux, enfin compléter tout ce qui manquait à son organisation militaire.

Maintenant il est plus en mesure qu'il n'a jamais été, et c'est actuellement que la guerre commence véritablement avec le Nord, qui a épuisé dans une année d'efforts, des forces et des ressources qu'il ne retrouvera peut-être jamais.

Le plus net des avantages du Nord consiste à s'être avancé depuis les rives du Potomac jusqu'à la rivière James, et cela en dix-huit mois de combats, or, d'après la mesure d'une pareille progression, il lui faudrait réellement plusieurs centaines d'années, pour conquérir les vastes et incommensurables provinces du Sud.

On sait ce que vaut l'espace pour la défense d'un pays, voici ce qu'en a dit le P. L'Acordaire dans une remarquable conférence :

“ Quand l'homme veut s'étendre, il rencontre dans l'espace et dans la nature même matérielle, un obstacle invincible à son ambition.

“ Dieu a fait plusieurs barrières contre l'ardeur des envahisseurs. Le premier c'est la distance. À mesure que le rayon s'éloigne du centre, la dépendance fléchit; on obéit à cent lieues, à mille on n'obéit guère, ou on n'obéit plus; tous les liens se relâchent et se brisent par le seul effet des chemins.

“ Si quelqu'unité momentanée subsiste entre les deux points éloignés, le temps ne tarde pas à sonner l'heure de l'affranchissement.

“ Mais la distance n'est pas le seul rempart dont la nature ait armé l'espace contre nos entreprises d'universalité.

“ Si la distance est l'épée de l'espace, la configuration en est le bouclier. Et quel bouclier fondu et ciselé de main de maître ! Suivez de l'œil ces chaînes de montagnes si artistement disposées pour créer des frontières inexpugnables, les sables brûlans que le dromadaire et le chameau franchissent à peine; ces steppes arides et inhabitées où le despotisme n'a plus de points cardinaux pour se retrouver; ces marais pestilentiels; ces îles perdues au sein des mers et gardées par des récifs; ces tempêtes de l'océan; tous ces mille obstacles distribués avec tant d'art, et que soixante siècles d'efforts et d'exploration n'ont pas surmontés.

“ Ce n'était point assez. Le climat est venu se joindre à la distance et à la configuration pour faire du globe un défi à notre impuissance. Le soleil a choisi une route qui nous apporte sa chaleur avec une avarice et une prodigalité calculées; quelques jours de marche, quelques degrés de latitude franchis, et le conquérant ne peut plus porter son casque et désarmer sa poitrine!

“ Encore un jour, encore un pas au devant du soleil et cette armée florissante qui se promettait l'empire du monde, la voilà qui se pâme sous la pression invisible de l'atmosphère; le cavalier descend à l'ombre de son cheval, le fantassin se couche par terre; ils sont comme un enfant qui s'est promené une heure de trop, et qui se pend à la robe de sa nourrice.

“ Ainsi résiste l'espace à nos songes d'universalité, et tous les conquérans l'un après l'autre sont venus s'y briser. Après Cyrus et Alexandre, les Romains eux-mêmes connurent le même écueil... les exemples ne tarissent pas, notre siècle en a vu le fastique retour.

“ Longtemps le dernier capitaine avait rivé le sort à sa volonté; les Alpes et les Pyrénées avaient tremblé sous lui; l'Europe en silence écoutait le bruit de sa pensée, lorsque las de ce domaine où la gloire avait épuisé toutes ses ressources pour lui complaire, il se précipita sur les confins de l'Asie. Là son regard se troubla et ses aigles tournèrent la tête pour la première fois. Qu'avait-il rencontré? Était-ce un général plus habile que lui? Non. Une armée qu'il n'eut pas encore vaincue? Non. Ou bien, était-ce l'âge qui refroidissait déjà son génie? Non. Qu'avait-il donc rencontré? Il avait rencontré *le protecteur des faibles, l'aide des peuples opprimés, le grand défenseur de la liberté humaine*; il avait rencontré l'espace et toute sa puissance avait failli sous ses pieds.”

Les dernières nouvelles sont peu satisfaisantes pour le Nord, les armées placées en Virginie et sur les bords du Mississipi, fondent comme si elles étaient placées dans un brasier ardent.

On ne déclare à peu près que les pertes éprouvées dans les combats, mais on parle à peine des millions de victimes décimées par la fatigue, les marches forcées, le manque de nourriture, l'encombrement des hopitaux. Voilà donc les suites de cette lutte impie tentée par

l'Union, contre des frères que l'on voudrait réduire sous l'esclave le plus odieux et le plus implacable.

CHRONIQUE MUSICALE.

Montréal, 10 août 1862.

La musique est "aux eaux." La chronique s'en ressent. N'était-ce la visite récente de M. Gottschalk ainsi que celle de Mde. Anna Bishop et Cie., nous n'aurions, pour cette fois, qu'à enrégistrer un *Tacet*. M. Gottschalk a charmé, ravi, les *dilettanti* de notre bonne cité. M. Paul Letondal publia il y a quelques semaines, dans la *Minerve*, une appréciation fort exacte des progrès faits par cet artiste distingué depuis sa dernière visite à Montréal.

Nous coïncidons parfaitement avec l'opinion énoncée par M. Letondal, en reconnaissant à M. Gottschalk une très-grande originalité d'idées et d'exécution ainsi qu'un jeu précis, net, brillant et puissant. Quoiqu'en disent certaines feuilles américaines de Boston, jalouses de n'avoir eu comme nous l'occasion de jouir du charme qu'inspire l'exécution ravissante de cet artiste—il nous semble fort difficile d'exiger de qui que ce soit une interprétation plus délicate, plus parfaite en un mot, de la célèbre Marche funèbre de Chopin—que cette donnée à ce chef-d'œuvre, par M. Gottschalk. Deux nouvelles compositions de cet auteur,—à la fois très-originales et imitatives—"Les Murmures Éoliens"—et "Pastorella e Cavaliere," ont surtout provoqué les applaudissements fréquents de ses auditeurs.

La visite de Gottschalk en ce pays a dû produire deux excellents résultats. Le premier est de donner à ceux qui se consacrent à une étude sérieuse de l'art musical une idée approximative du chemin qui leur reste encore à parcourir avant d'atteindre au degré d'excellence auquel ils aspirent légitimement. Le second qui portera ses fruits nous l'espérons,—est d'offrir à nos *artistes* Canadiens une excellente leçon de *modestie* et de *complaisance*. Fort de son talent et de ses connaissances, il n'a recours ni aux extravagances de toilette ni du comportement pour s'arroger une fausse importance. Il est toujours *poli* et modéré en conversation,—sa démarche simple, son abord franc et cordial, caractérisent le véritable gentilhomme. Loin de chercher à inventer mille prétextes futiles pour se soustraire aux sollicitations de ses nombreux admirateurs—il se rend, avec la meilleur grâce du monde, à la première demande,—quoique très-souvent épuisé par les fatigues de voyages incessants. Ces seules leçons de conduite artistique méritent

L'ÉCHO.

bien d'attirer quelque peu l'attention de plusieurs soi-disant artistes. Ils trouveront chez M. Gottschalk un démenti formel à la maxime qu'ils semblent avoir adoptée,—que "la *blague* fait l'artiste!"

Mde. Anna Bishop a donné deux concerts en forme, à Montréal. On sait que cette cantatrice distinguée n'en est plus à son "sweet sixteen." Tout en faisant donc la part des choses et des années, Mde. Bishop surprend toujours agréablement son auditoire. Avec la conscience de ce que l'âge opère de changement dans sa voix si belle autrefois,—elle a le tact de se borner à l'exécution de quelques charmantes Ballades Anglaises et Ecossaises, dont la reddition parfaite dépend plus encore de l'expression qu'on leur donne que de la voix.

Elle chante avec un sentiment exquis une petite complainte intitulé: "The Beggar girl" la *quêteuse*, et la jolie chanson "Do they think of me at home?"

M. Ed. Séguin, fils du célèbre Basso-Buffo, qui parut à Montréal il y a quelques années, nous semble manquer d'inspiration. Sa voix, quoique exercée n'est pas très-puissante, et ne produit guères d'effet.

Grâce à l'état déplorable du piano Steinway de la maison Nordheimer,—(quatre des marteaux s'étant brisés dès le commencement du concert,) il ne nous a pas été donné d'entendre M. de Speiss exécuter les solos portés sur le programme.

En terminant notre chronique, nous nous permettons de revenir un instant au concert Gottschalk—pour exprimer notre extrême désapprobation de la conduite de l'impressario, M. Buckland, en associant un talent musical du premier ordre à une indigne troupe de théâtre. Nous ne sommes guère surpris que M. Buckland se soit trompé jusqu'à ce point. Mais nous nous permettons d'assurer ce monsieur qu'il n'est nullement redevable à la basse comédie dont il nous a régalé, pour un succès dont M. Gottschalk seul était la cause. Nous sympathisons vivement avec M. Gottschalk qui s'est trouvé ainsi forcément placé dans une position des plus humiliantes,—et nous protestons, au nom des beaux arts, contre de semblables *pot-pourris* à l'avenir.

CÆCILUS.

ETUDE LITTÉRAIRE.

On se demande souvent pourquoi la littérature domestique et familière, celle qui a pour but de peindre les joies, les douleurs du foyer, et particulièrement la nature de l'enfant, a si peu réussi parmi nous, où elle n'a rencontré jusqu'ici que des interprètes en sous-ordre, tandis qu'elle a inspiré de véritables chefs-d'œuvre en Allema-

gne et en Angleterre. Peut-être l'occasion serait-elle bonne pour aborder un tel sujet. Nous sortons à peine de l'époque où la presse, au moins la presse étrangère, fait toujours la part des enfants, où elle consacre une partie de ses colonnes à des contes et à des récits destinés aux plus jeunes lecteurs. Pourquoi la critique ne suivrait-elle pas, en ce qui la concerne, un semblable usage, en appelant, à ce moment de l'année, l'attention du public sur les livres qui nous entretiennent plus spécialement de ces petits êtres en qui se résument, sur cette terre, toutes nos espérances et toutes nos joies, qui sont la sérénité, la lumière, la vie de la maison ? C'est ce que je veux tenter, en commençant, toutefois, par mettre de côté et comme en réserve les nombreux ouvrages d'éducation ou de récréation qui constituent un genre à part, genre excellent à connaître et sur lequel l'*Echo* reviendra sans doute quelque jour. Je voudrais seulement, aujourd'hui, parler des livres qui ont l'enfant, non pour objet comme les précédents, mais pour sujet, c'est-à-dire qui l'étudient, sans but pratique, au point de vue de la psychologie et de l'art, au point de vue du beau, et non de l'utile.

Malheureusement de tels ouvrages sont rares, et je commence par avouer que je n'en connais pas un seul dans la littérature française.

Ceci peut sembler étrange, mais il faut bien dire que la philosophie n'a pas encore produit une œuvre où soient étudiées dans leurs manifestations diverses ces âmes naïves, charmantes, fraîches et pures comme une fleur qui vient d'éclorre, qui se livrent sans remords comme sans crainte à tous les instincts de leur nature, et sur lesquelles la réflexion n'a pas jeté ce voile épais et trompeur qui rend si difficiles les investigations du moraliste. Et cependant, en étudiant l'homme, le moraliste est trop souvent contraint d'agiter une eau bourbeuse et troublée, tandis que pour étudier l'enfant, il n'a qu'à se pencher sur une source limpide, au fond de laquelle les passions et les vices n'ont point encore déposé leur limon. De même, quels sujets d'observation, quelles études intéressantes et variées l'enfant n'aurait-il pas dû fournir aux romanciers et aux poètes, lui qui a tant de fois et si merveilleusement inspiré l'art du peintre comme celui du sculpteur ?

Regardez ! le voici qui s'avance, alerte et souriant à la nature, aux fleurs, à la vie. La joie suit son chemin. Sur ses pas, tous les fronts se dérident. Comme un rayon lumineux chasse les ténèbres, il chasse loin de lui les douleurs, les soucis, les amers souvenirs, tout le cortège des sentiments vils et des pensées impures. Sa voix est plus douce à l'âme qu'un chant d'oiseau, et il y a un charme ineffable à contempler son limpide regard, à suivre le naturel de son geste, l'harmonie de tous ses mouvements, et à démêler les efforts de sa pensée naissante, qui cherche à se faire jour à travers la confusion de ce doux langage qui, selon Dante, fait la première joie des pères et des mères :

L'idioma

Ohè pria li padri e le madri trastulla
Paradiso. (Ch. XV.)

On cite des mots d'enfants d'une sensibilité exquise ; il y en a d'éloquents et de sublimes, d'autres sont ingénieux, malins, bouffons, d'une finesse, d'une grâce et parfois d'une coquetterie sans pareilles. Je lisais récemment un ouvrage posthume de M. Brifaut, dans lequel le spirituel académicien a entassé une foule d'anecdotes

inédites, de traits piquants, et où il a fait une large place aux saillies des petites filles et des petits garçons de quatre à six ans. Je ne connais rien de plus gracieux et de plus rayonnant que ces pages.

Un jour il demandait à une espiègle qu'il avait baptisée du nom d'Oriane, où était son Amadis ?

— Je n'ai point pour amis des chevaliers errants, répondit la maligne ; je veux qu'ils me restent, je ne suis pas dupe.

— Sur cela, je la tourmentai, dit M. Brifaut. Elle fit mouvoir son artillerie, mais ses petits canons ne jouaient pas si bien qu'à l'ordinaire. — Mademoiselle, lui dis-je, quand on lance des épigrammes, il ne faut pas bégayer. — C'est pour qu'elles durent plus longtemps, monsieur.

Voici un autre enfant prodige, encore emprunté à la galerie de M. Brifaut. C'est un petit garçon. Sa mère le vit, un matin, agenouillé devant une image du bon Dieu. — Pour qui pries-tu donc ? lui demanda-t-elle. — Maman, c'est pour le diable. — Comment pour le diable ? — Oui, maman. — Et à quel propos ? — Ah ! il est si malheureux, personne ne s'intéresse à lui !

On remplirait des volumes avec ces mots d'enfants qui ont du relief et du trait et qui partent spontanément du cœur, de l'esprit ou de l'âme de ces petites êtres auxquels la réflexion et l'étude n'ont encore rien dit, et qui pourtant savent faire vibrer toutes les cordes du clavier humain. Il y a là, semble-t-il, une mine féconde pour le poète et pour le romancier, comme pour le philosophe. Et cependant elle demeure pour ainsi dire inexplorée, au moins en France. Nous avons le roman de la Femme, le poème de l'Oiseau et même celui de l'Insecte, tandis que le poème de l'Enfant est encore à faire.

Il faut toutefois reconnaître qu'à défaut d'étude complète et suivie, les enfants ont laissé dans notre littérature une trace assez profonde, qu'il serait curieux de suivre avec quelque attention. A Charles d'Orléans, le dernier de nos trouvères, ils ont inspiré des vers qui ne sont pas sans grâce, malgré leur tournure un peu maniérée :

Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfançonnetts,
Ils portent sous leurs bonnets
Visage plein de bobo.

C'est pitié s'il font jojo
Trop matin, les doulcinets,
Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfançonnetts !

C'est à cette date du quinzième siècle qu'il faudrait aussi reporter quelques pièces pleines de fraîcheur et d'harmonie, adressées par Clotilde de Surville à son premier-né, si, hélas ! il n'était démontré que Clotilde de Surville n'est qu'un mythe et que ses vers ne sont qu'un pastiche. Quand à l'âge suivant, il a singulièrement méconnu les grâces enfantines. " Je n'ai jamais estimé, dit Montaigne, qu'être sans enfants fût un défaut qui dût rendre la vie moins complète et moins contente. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoi être désirées....." Le vieux Balzac a aussi de ces paroles de rhéteur égoïste et froid, qui font sur l'âme l'effet d'une brise glacée sur la verdure et les fleurs : " Je me passerai bien, écrivait-il, d'avoir des enfants qui désireront ma mort s'ils sont méchants, qui l'attendront s'ils sont sages, et qui y songeront quelquefois, encore qu'ils soient les plus gens de bien du monde !"

Il dit ailleurs, en parlant de ses livres : " Il n'y a point d'enfants que nous aimions davantage que ceux qui naissent de notre esprit et desquels nous sommes père et mère tout ensemble." Les enfants ont inspiré à Boileau quelques vers sceptiques ; à La Fontaine, dont l'âme était cependant bien faite pour les comprendre, un mot cruel et faux, au moins dans un sens absolu : " Cet âge est sans pitié." La Bruyère a, sur eux, des peintures charmantes, des observations fines autant que profondes ; mais pour trouver à cette date l'accent ému, le sentiment sympathique et vrai, il faut aller le chercher dans M^{me} de Sévigny, dans M^{me} Deshoulières, dans M^{me} de Maintenon, dans la *Louison* de Molière, dans le *Joas* de Racine. Aucune littérature ne possède, je crois, de portraits ni de caractères d'enfants, supérieurs à ces deux dernières créations où sont résumés, au point de vue de la réalité de la comédie et de l'idéal tragique, tout ce que le premier âge offre de naïveté, de naturel, de grâce et de malice charmantes, types d'autant plus vivants qu'ils semblent en dehors de toutes les habitudes et de toutes les tendances littéraires d'une époque assurément incomparable, mais qui, dans sa légitime répulsion de ce qu'on nomme aujourd'hui *réalisme*, a trop souvent abandonné la familiarité et le réel pour courir après le convenu.

Le dernier siècle a traité le sujet qui nous occupe, mais il l'a fait avec des accents presque toujours faux et une émotion toute factice. Ce n'est guère qu'aux débuts du nôtre qu'on a commencé à comprendre que pour trouver la poésie il n'était pas nécessaire de s'embarquer dans de lointaines pérégrinations, qu'elle existait tout près de nous, sous notre toit, à notre foyer, au sein des joies et des douleurs de la famille, sous les blancs rideaux de la couche infantine, plus encore peut-être que dans les grandes catastrophes politiques ou sociales. Cette veine de la poésie intime et familière a été tour à tour exploitée par MM. Legouvé, Guiraud, Soumet et Reboul, dans des pages qui ornent toutes les mémoires. M^{me} Desbordes-Valmore y a trouvé des récits d'une tendresse toute maternelle. Mais nul n'a chanté les enfants, nul n'a redit les sourires ou les larmes de la maison avec des accents comparables à ceux du poète des *Feuilles d'automne* et des *Voix intérieures*. M. Victor Hugo, dont le génie semble créé pour les évocations terribles et sombres, pour les peintures diaboliques, est pourtant sans rival quand cette douce et pure image de la famille vient briller à ses yeux et solliciter son inspiration, quand il fait apparaître les radieuses légions des petits anges du foyer au milieu de ce pêle-mêle, de démons, de spectres, de nains difformes, de chimères, de gnomes et de djins grimaçants qui se montrent trop souvent dans l'ensemble de son œuvre. Un éditeur vient de réunir en un volume tous les petits poèmes que M. Victor Hugo a consacrés aux enfants. C'est un recueil peut-être unique en son genre, ce n'est pas encore ce livre de l'Enfant que nous demandions au début de cet article. Toutefois, il fera battre bien des cœurs et verser bien des larmes. Il est rempli de chants joyeux, de douces visions, et aussi d'amères douleurs, hélas ! — Tel chant commencé sur un berceau finit tristement sur une tombe, et il faut reconnaître que le poète a su trouver des accents d'une beauté presque sacrée, pour redire ces angoisses domestiques, ces deuils des pères et des mères que toute parole humaine semble impuissante à exprimer :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire ;
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire :
" C'est ici ma maison, mon champ et mes amours."

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient,
J'en conviens, j'en conviens !...

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire ;
Mais laissez-moi pleurer !...

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires.
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir, à son entrée,
Une porte des cieux ;

Quand on a vu seize ans de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison ;
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva ;
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

Je me trompe fort, ou voilà des vers que le souffle d'en haut a vivifiés et qu'on dirait puisés à la source où s'est abreuvé le grand Corneille, où il a trouvé ses simples et sublimes cantiques, et surtout cette traduction de l'*Imitation* qui est, au dire des meilleurs juges, une des œuvres les plus étonnantes de son génie. Voici, dans un autre ton un passage où le poète décrit, avec une émotion douloureuse et profonde, les effets d'un mal dont le nom seul est l'effroi de toutes mères :

Un jour,—nous avons tous de ces dates funèbres !
Le croup, moustre ideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge...

Mais j'ai hâte d'éloigner ces funèbres images pour faire passer sous les yeux des lecteurs de l'*Echo* quelques-unes de ces strophes ailées et chantantes, toutes remplies d'azur, de fleurs et de gais ramages, qui se rencontrent pour ainsi dire à chaque page de ce recueil :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue, étonnée et ravie ;
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Et le poète raconte la joie que la présence de l'enfant apporte au milieu du cercle de famille ; il le suit dans ses jeux, il redit sa causerie folâtre, ses ébats dans la prairie, ses courses à la poursuite des hannetons d'or et

des papillons diaprés, ses premiers efforts d'étude et de lecture; il nous le montre feuilletant la Bible et les belles images, poussant des cris d'admiration à la vue du ciel d'or et des saints bleus, et cherchant à épeler, au milieu des pages flamboyantes comme une rose de cathédrale, "un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous"; et à l'heure du sommeil, à l'heure où sa paupière se ferme pour la terre et s'ouvre pour le ciel, il se penche sur son berceau et le contemple endormi.

Mais les enfants ne dorment pas toujours, et quand ils sont éveillés, la maison retentit de leurs mutineries. Leurs voix, leurs pas et leurs cris joyeux résonnent du grenier à la cave, au risque d'effaroucher la muse et de faire envoler les songes dorés du poète. Bien plus: les petits lutins pénètrent dans son cabinet, brisent en éclats un vase du Japon, crèvent un vieux portrait, enrichissent de fantastiques dessins quelque Missel gothique, jettent au feu la page où le poète a tracé les embryons de sa pensée, afin de voir

Dans une cendre noire errer des étincelles.

Le père arrive, gronde, tempête, chasse "les bandits aux lèvres roses." et demeure seul;...mais bientôt l'enfant frappe à sa porte, entre, et vient en bâillant s'asseoir à son foyer. Il n'y a qu'un moyen de le renvoyer: c'est de rappeler les enfants. Oh! revenez, s'écrie le poète,

.....En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaieté,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire
De voir le tout petit s'aider du doigt pour lire;

Les fronts pleins de candeur qui disent toujours: oui;
L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres;
Les beaux grands yeux naïfs, admirant mes vieux Sévres;
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse en disant: "Viens donc voir!"

Il faut lire toute cette épître: *A des oiseaux envolés*, où l'observation est si naturelle et si vraie, bien que la vérité et la nature y paraissent comme transformées sous le manteau d'or de la poésie. Il faut lire encore *la Vie aux champs*, *la Prière pour tous*, qui est ici purifiée de bien des vers qui en rendaient la lecture impossible dans un cercle de famille; les morceaux que M. Victor Hugo adresse *aux Mères*, ceux où il parle des *Orphelins et des Pauvres*, et surtout cette ode incomparable: *Dieu est toujours là*, le chef-d'œuvre du poète et peut-être de la poésie lyrique.

On doit savoir gré à l'éditeur d'avoir été chercher dans le fumier des œuvres complètes de M. Victor Hugo ces diamants et ces perles qu'on peut désormais offrir à toutes les mères chrétiennes. Cependant ils ne sont pas tous sans tache, et il en est qui se ressentent de leur origine. Nous y avons, par exemple, remarqué un blasphème de Triboulet qu'il eût mieux valu laisser reposer sous la cendre du *Roi s'amuse*. Et puis, trop souvent, l'amour du poète pour ses enfants revêt dans ces pages un caractère naturel et païen qui porte atteinte à l'autorité et à la dignité paternelles. Ce n'est plus le père qui est ici le roi de la maison, c'est l'enfant:

J'en conviens, j'avais tort et vous aviez raison...
Il faut être indulgent, nous avons nos misères...
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères...
J'ai donc en tort. C'est dit; mais c'est assez punir;
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes...

En repassant de tels vers, je me suis rappelé une page d'un beau livre de M. de Beauchesne, qui est, comme celui-ci, dédié aux mères et consacré aux enfants. Cette page, n'est certainement pas inspirée par un sentiment moins paternel que celui qui a dicté les vers qu'on vient de lire. Mais le père, chez M. de Beauchesne, n'est pas moins tendre que chez M. Victor Hugo, il sait mieux, en présence des révoltes du jeune âge, sauvegarder, avec ses devoirs, sa dignité et ses droits:

Ayant parlé, j'allai m'asseoir sur une chaise,
A l'écart, essayant de chasser le malaise
Que j'éprouve toujours alors qu'il a fallu
Opposer à l'émeute un pouvoir résolu.
Robert devina-t-il le trouble de mon âme?
Je ne sais; mais, courbé noblement sous le blâme,
Il s'assit à mes pieds, et, morne, soucieux,
Avidement chercha la clémence en mes yeux.
Son regard semblait dire: "Oui, j'ai fait une faute:
Je suis faible; mais, vous, vous avez l'âme haute;
Votre amour est plus grand que mes torts, n'est-ce pas?
Quand je tombe, je sens que c'est entre vos bras."
Regard d'enfant béni n'eut jamais tant de charmes;
Je l'aurais embrassé; cependant, sous les armes,
Observant ma consigne et cuirassant mon cœur,
J'ai su me tenir ferme et digne...

Cette fermeté et cette dignité du père chrétien que M. de Beauchesne a fort bien comprises et caractérisées, manquent trop souvent, il faut le dire, au recueil que M. Victor Hugo vient de publier. On désirerait voir tempérer par un peu d'austérité tous ces rires et toutes ces complicités du père avec des défauts trop séduisants. Et toutefois, pour être juste, on doit se souvenir, en parcourant ces pages charmantes, qu'on a sous les yeux non un livre d'éducation et de morale domestique, mais un recueil de poésie. Tel qu'il est, il rachète bien des erreurs et bien des fautes, bien des portraits comme ceux de Lucrèce Borgia, de Marion Delorme et de Claude Frolo, bien des pages comme celles de *Notre-Dame de Paris*, bien des vers comme ceux des *Contemplations*. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'en le publiant, l'auteur n'a pas seulement obéi à une inspiration littéraire, qu'il a voulu accomplir une œuvre en quelque sorte expiatoire et pieuse, et que surtout il s'est souvenu d'une belle et noble pensée qui termine son ode sur la *Naissance du duc de Bordeaux*:

Les forfaits qui chargeaient nos têtes
Sont rachetés par l'innocent!
Quand les rochers, dans la tourmente,
Jadis voyaient l'onde écumante
Entr'ouvrir leur frêle vaisseau,
Pour sauver la nef criminelle,
Sûrs de la clémence éternelle,
Ils y suspendaient un berceau!

Ainsi a fait le poète. Il a suspendu à son esquif battu des flots et menacé du naufrage ce petit livre sur les enfants, livre formé de ses inspirations les plus suaves et les plus pures, qui est un retour vers son passé chrétien, vers les belles et souriantes années de sa jeunesse, et qu'il semble offrir à Dieu comme la rançon de ses doutes et de ses blasphèmes.

G. DE CADOUAL.

Les Vacances finissent!

(Extrait d'un journal français.)

Le jour fatal approche, c'est le 3 septembre; les vacances vont arriver à leur terme! Quoi! si longtemps

attendues, si tard commencées, si tôt finies ! On croyait qu'elles ne viendraient jamais, et sur le revers de plus d'un pupitre, un tableau indicateur des jours, des heures même qui restaient à courir, se présentait à la main de l'écolier impatient de rayer jour par jour, heure par heure, ces jours éternels, ces heures trop lentes qui le séparaient de l'heureux moment où il devait prendre son vol pour le toit paternel. On a un si grand besoin après dix mois de travail, dix mois de respect de la règle et de sévère discipline, dix mois de captivité universitaire entre les quatre murs d'un collège, de respirer à l'air libre, d'entendre chanter les oiseaux, de trouver au lieu des visages austères de l'université, le doux regard d'une mère où vous sourient le souvenir de votre première enfance et l'espoir d'un heureux avenir, le regard affectueux d'un père, le pur et naïf regard d'une jeune sœur ! Pendant plus d'un mois, on n'entendra pas la voix importune de la cloche ou le roulement du tambour qui, dès cinq heures du matin, crient à l'écolier : "Debout ! debout ! Virgile, Homère, Horace, Cicéron, Tacite, Plutarque vous attendent. Bezouts, Legendre vous appellent. La lampe, pâle et froid soleil universitaire, est allumée dans la classe. Allons, écoliers, à vos compas, à vos livres, à vos dessins, à vos leçons ! Debout ! debout !"

Aussi quelle joie, quel bonheur, quand la distribution des prix est finie, de passer le seuil de cette porte que l'on est sûr de ne pas revoir de six semaines ! Chacun se presse en emportant bien vite ses paquets, et les heureux de la journée leurs couronnes. On se rencontre, on se coudoie, on se serre la main, on se questionne sans se répondre : ce jour-là tous les écoliers s'adorent. Le maître d'étude lui-même, cet infortuné tyran qui est au fond une victime, est compris dans l'amnistie ; on est si heureux de le quitter, qu'on se sent tout près de l'aimer ; ce n'est pas de lui que le proverbe a dit : "Les absents ont toujours tort !" Entre les camarades qui se dirigent vers la porte, ce ne sont qu'étreintes chaleureuses et affectueuses poignées de main. Adieu Charles ! Adieu Paul ! Adieu Émile ! Adieu Alfred ! Adieu Victor ! Adieu Henri ! Adieu Félix ! Quel beau prix ! Et le tien, mon cher ! Où vas-tu ? Que fais-tu ? Restes-tu à Paris ? Vas-tu à la campagne ? Voyageras-tu ? Chasseras-tu ? Iras-tu aux eaux avec tes parents ? Verras-tu la mer ?

Il s'agit bien de répondre, vraiment ! On répondra plus tard. La cage est ouverte, les oiseaux s'envolent ; cage tout à l'heure animée, sonore, pleine de mouvement, d'activité, de bruit et de vie ; maintenant déserte, silencieuse, à l'aspect triste et morne d'une ruche dont l'essaim est parti. Enfants, adolescents, et plusieurs déjà jeunes hommes, ils courent plutôt qu'ils ne marchent, tous songeant au bonheur d'être affranchis, pendant plus d'un grand mois, des servitudes monotones de la vie de collège, la plupart repassant déjà dans leur tête les plaisirs qu'ils vont goûter ; le plus petit nombre, hélas ! songeant au bonheur de passer de longues journées avec leurs parents, pour qui leur présence est le plus grand des bonheurs.

Nous ne voulons nous ériger ni en censeurs moroses de notre temps, ni en apologistes intéressés du temps passé ; nous tâcherons d'être vrai sur toutes choses et véridique envers tout le monde, et c'est pour cela que nous ne pouvons nous empêcher de déplorer le relâchement toujours croissant des liens de la famille. Dans notre siècle, la jeunesse, nous allons dire l'enfance, as-

pire à une indépendance prématurée. L'oiseau pour étendre les ailes n'attend pas qu'elles aient poussé. Un illustre écrivain qui s'est beaucoup occupé de l'enfance et de l'éducation, a dit avec tristesse : L'enfant est naturellement ingrat ! En parlant ainsi, il a parlé de l'enfant de tous les temps. Pour qui a étudié le cœur humain, cette ingratitude s'explique. Tout le monde s'empresse autour de l'enfant : sa mère, cette providence du foyer domestique, s'est oubliée et sacrifiée pour lui ; son père l'a entouré de mille soins. Dès qu'il sourit, la maison est en liesse ; dès que la pâleur lui monte au front ou les larmes aux paupières, on s'inquiète, on s'agite. Son premier pas, son premier mot, son premier bégaiement sur l'alphabet, ont été des fêtes de famille. On le remerciait presque de se bien porter. Il s'est accoutumé de bonne heure à être le centre de toutes les affections, le but de toutes les pensées. En voyant tout le monde s'occuper de lui, il a trouvé naturel de s'en occuper lui-même exclusivement. Il est ingrat parce qu'il est égoïste, et il est égoïste parce que l'égoïsme est le vice de toutes les idoles. Et puis il y a chez l'enfant une telle surabondance de vie, une telle séve de mouvement, un tel besoin d'agir, qu'il ne réfléchit guère ; il n'est pas beaucoup plus touché d'être choyé par sa mère, aimé et protégé par son père, que d'être éclairé tous les matins par le soleil. Cela est parce que cela est, parce que cela a toujours été. Voilà ce qu'on pourrait appeler le *réalisme* des enfants. Ce qu'il y a de plus dans notre temps, c'est le besoin désordonné d'indépendance. L'enfant veut être homme, il croit être homme, et sa manière d'être homme, c'est d'afficher une complète indépendance à l'égard de ses parents.

Vous croyez que vos idées, vos sentiments, vos opinions, vos jugements, sont quelque chose pour vos enfants ! Détrompez-vous, pauvres pères de famille ! bonnes et tendres mères qui avez enseigné à ces jeunes bouches à articuler leurs premiers sons, et qui avez guidé les premiers pas de ces petites et frêles créatures qui, sans vous, auraient cent fois perdu la vie que vous leur avez donnée, abdiquez ces prétentions hautaines et ces espérances ambitieuses. Il y a aujourd'hui quelqu'un de plus près que vous du cœur et de l'esprit de vos enfants. Ils sont citoyens d'une petite république dont les idées, les sentiments, les jugements, passent avant les vôtres. Leurs camarades, ce sont leurs pairs ; leur collège, qu'ils abandonnent avec tant de joie et qu'ils vont retrouver avec tant de peine, c'est pourtant leur patrie. L'opinion, qui fait commettre tant de fautes à ces grands enfants qu'on appelle les hommes, en fait commettre aussi à ces petits hommes qu'on appelle les enfants, et l'opinion publique, c'est pour eux l'opinion de leur collège, de leur génération. Que voulez-vous ? Vous êtes maladroit comme la vérité, et l'opinion du collège est habile comme la flatterie. Ils veulent être des hommes dès quatorze ou quinze ans, et elle leur dit : Vous êtes hommes ; et vous, votre vue seule leur rappelle qu'ils sont des enfants. Qui sait ? peut-être avez-vous poussé l'exigence et l'audace jusqu'à désirer que, de quelques années encore, le cigare n'apportât pas ses parfums âcres et nauséabonds sur ces fraîches bouches où le duvet de la pêche s'étend comme le signe d'une vie dans sa fleur. Téméraires parents, auriez-vous poussé jusque-là le crime de lèse-majesté virile envers vos enfants ? Étonnez-vous, après cela, de ne pas vous être toujours entendus avec eux pendant les vacances !

Le cigare, c'est la robe-prétexte du dix-neuvième siècle, c'est un certificat de majorité fourni par la régie ; qui-conque a fumé n'est plus un enfant. Aussi les enfants, au grand désespoir des mères, veulent tous fumer, parce que tous veulent être des hommes, ou, comme ils disent en levant fièrement la tête, des jeunes gens. Les ma-laises, les nausées, les céphalalgies, les indispositions plus sérieuses ne font rien à l'affaire : le cigare est une nécessité, c'est un droit ; il commence à s'élever à la hauteur d'un devoir, de tous les devoirs celui auquel on manque le moins dans notre temps !

Hélas ! hélas ! pauvres parents, peut-être n'est-ce pas le seul sujet de malentendu, de tristesse que vous ayez eu pendant les vacances ! Dans les dix mois de l'année scolaire, les parents et les enfants se perdent un peu de vue.

Ils se revoient, il est vrai, les jours de congé, mais c'est un éclair ; les écoliers, tout occupés de jouir de cette journée de repos, les parents, tout occupés de les récréer de leur travail de la semaine, n'ont pas le temps de s'étudier réciproquement. A chaque vacance, c'est une nouvelle connaissance à faire. Les premiers jours se passent à merveille dans une effusion mutuelle, et dans l'enivrement d'une nouvelle vie de repos et de plaisir succédant à une vie de discipline et de labeur. Mais à mesure que les journées courent, les heurts arrivent, et les pères découvrent avec tristesse que ce qui a grandi surtout dans leurs enfants, c'est l'esprit d'indépendance, le besoin de faire acte d'indépendance devant tout le monde, l'ennui de l'obéissance, le dégoût de tous les freins. Ah ! nous ne demandons pas aux enfants, encore moins aux jeunes gens de cette époque, les sentiments de ce grand cœur et de cet illustre esprit, Joseph de Maistre, qui a écrit "qu'arrivé à l'âge d'homme il se tenait devant sa mère dans les sentiments d'une amoureuse obéissance et mettait sa joie à être entre ses mains comme la plus jeune de ses sœurs." Non, nous n'avons pas ces prétentions exorbitantes et ses ambitions téméraires. Jeunes gens, — puisque c'est ainsi qu'il faut vous nommer, — nous vous disons seulement : Ménagez vos mères ! ne leur donnez pas des déceptions trop complètes et trop cruelles. N'ajoutez pas aux larmes qu'elles ont si souvent versées sur vos berceaux, ces larmes amères qu'on cache à tout le monde, et qui retombent, comme une larve ardente et corrosive, sur le cœur. Leur jeunesse s'est usée, leur beauté s'est fanée, leur santé s'est épuisée pour vous, et, généreuses créancières, elles ne vous demandent qu'un peu de respect, d'affection, et surtout le sacrifice des défauts qui mettraient le plus d'obstacles à votre bonheur et à votre avenir. Vous aspirez à être hommes ; rassurez-vous vous n'avez pas beaucoup à attendre ; tout à l'heure vous allez l'être, et peut-être dès que vous serez hommes regretterez-vous le temps où vous étiez enfants. Heureux bénéficiaires de ce monde, vous ne connaissez pas encore les jougs de la vie sociale, bien autrement lourds que ceux de la vie de famille, le joug de la nécessité qui vous fera regretter bientôt votre beau joug d'amour. Vous ne connaissez pas ces regards froids et indifférents qui pèsent sur ceux sur lesquels ils se posent, les difficultés inextricables, les froissements de cœur, les dénis de justice qu'on rencontre sur le grand théâtre du monde, ce champ de bataille de la concurrence où l'on ne se fraye une route qu'au prix de bien des heurts, de bien des blessures reçues ou données. Payez donc à vos parents la seule de vos dettes que vous puissiez leur payer, votre dette d'affection et

de respect. Donnez-leur toujours les preuves d'amour et la satisfaction que vous leur avez données, je l'espère, pendant ces vacances ; quand vous retournerez au collège, qu'ils n'aient l'an prochain, comme cette année, qu'une chose à pleurer, votre départ !

Les voilà finies, en effet, les vacances. La mère attentive a revu le trousseau pièce à pièce, et tout est prêt pour la saison d'hiver. Il faut dire adieu à la campagne encore belle, aux grands bois dont les feuilles jaunissantes commencent à prendre, suivant l'essence des arbres, les nuances les plus variées ; il faut partir avant les vandanges ; il est vrai que les vandanges de l'écolier commencent avant celles du vigneron. Il faut abandonner filets, lignes et fusils, chevaux, ânes et chiens, et Phanor et Médor, et Thishé, et Storm aux pieds agiles, et l'infatigable Black qui a fait oublier à l'écolier le rieur chien du prudent Ulysse, venant dans l'*Odyssée* lécher la main de son maître absent depuis dix ans d'Ithaque, et mourir de joie à ses pieds en le reconnaissant.

Paul, en disant un dernier adieu à son fusil, récompense de ses succès universitaires de l'année, avant de le replacer dans son étui de cuir, se prépare à doubler, dans le récit de ses prouesses en vénerie, le nombre des perdreaux, rares victimes, tombé sous sa main encore peu meurtrière. Que voulez-vous ! dix perdreaux font mieux dans un bulletin de chasse que cinq. En outre, l'hyperbole est une figure de rhétorique et cette année même, Paul devient rhétoricien ; et puis, soyez tranquille, Félix, à qui ce bulletin est destiné, n'a pas eu besoin de se concerter avec Paul pour former le projet de lui préparer une surprise analogue. "A conteur conteur et demi," dit un proverbe ; un autre ajoute : "A beau chasser qui vient de loin !"

Il faut partir. Adieu Victor ! Adieu Henri ! Adieu Félix ! Adieu Edouard ! Adieu Gaston ! Adieu Arthur ! Adieu mon enfant ! Adieu ma mère ! Adieu mon frère ! Adieu ma sœur ! De tous côtés, des milliers de voitures amènent sur les lignes des chemins de fer de Lyon, du Havre, du Nord, de l'Ouest, de Strasbourg, du Midi, des nuées d'écoliers. Les professeurs, de leur côté, qui ont cherché sur tous les points des oasis pour se reposer des fatigues de la campagne précédente, viennent reprendre leurs postes. L'Université est au grand complet dans les gares ; en voyant les tuniques des lycées et des collèges à côté de l'élégante veste de Sainte-Barbe et des uniformes de Saint-Cyr, on pourrait se croire en classe, et il arrive qu'un maître d'étude égaré au milieu de cette joyeuse bande, étourdi par ce tapage, laisse échapper, comme la corneille de mauvais augure perchée sur le saule creux de l'églologie, la phrase sacramentelle qui retentira demain : "Silence, messieurs !" Alors ce sont des rires inextinguibles et vraiment homériques, des clameurs confuses, un vacarme babylonien. Les interpellations se croisent, les gais quolibets pleuvent comme la grêle. Silence ! Qui parle de silence ? La journée appartient encore au tapage, c'est le dernier jour des vacances. Le silence aujourd'hui est un usurpateur ; il sera temps de faire silence demain !

FÉLIX-HENRI.

FEUILLETON:

UN PROJET D'AVENIR.

III

LE PASSÉ.

Avant de continuer le récit de cette simple histoire, le lecteur voudra bien avec nous quitter pour un instant le présent et remonter un peu vers le passé.

La meilleure manière de faire connaître à fond le caractère et la position de nos personnages est d'interroger les années écoulées et de faire revivre pendant quelques minutes la fille dévouée, l'épouse fidèle, la mère prévoyante et tendre qui a manqué à notre tableau de famille : madame de Plainville, qui portait le nom de Blanche, qu'elle devait donner à sa fille.

Dans les premiers temps de son mariage, quand le colonel de Plainville promenait sa jeune femme dans les lieux publics, plus d'un passant disait : "Voilà un officier qui a une bien jolie fille !"

Et il passait en l'admirant.

"Comment cette charmante et délicate créature était-elle devenue la femme de ce brave, mais vieux et rude soldat ?" Telle était la question que chaque personne s'adressait en apprenant qu'elle s'appuyait non pas au bras de son père, mais à celui de son mari. Quand il y a disproportion et manque d'harmonie entre deux époux, il est certain qu'on se lance immédiatement à la recherche des causes qui ont amené ce mariage qui ne semble pas rentrer dans les conditions ordinaires.

Dans la foule des suppositions il se rencontre quelque vérité, et ceux qui affirmaient que c'était par raison que Blanche de Tercourt avait épousé le colonel de Plainville n'avaient pas tort ; mais était-ce la voix de la raison seule qui s'était fait entendre ? Non, écoutez plutôt. Blanche de Tercourt, que la mort avait faite orpheline de bonne heure, avait été en quelque sorte adoptée par une sœur de sa mère. Madame de Kerléon avait craint de laisser cette enfant, d'une nature sensible et d'une constitution délicate, aux soins de sa sœur aînée, mademoiselle de Tercourt, beaucoup plus âgée qu'elle, et qui donnait, par respect humain, une hospitalité froide et sans affection à la douairière de Tercourt, mère des deux sœurs et grand'mère paternelle de Blanche.

Blanche vécut, elle grandit chez ses parents adoptifs, et, quand on demandait à madame de Kerléon le nombre de ses enfants : "J'en ai trois," répondait-elle, confondant ainsi l'enfant de son affection avec son fils et sa fille. Pauline de Kerléon et Blanche étaient absolument du même âge ; Raoul, le frère de Pauline, était de quelques années plus âgé. Admis à l'école de Saint-Cyr, il en sortit bientôt et suivit son régiment en Algérie. Deux ans plus tard il revenait avec les épaulettes de lieutenant et un visage bruni par le soleil d'Afrique.

Les deux adolescentes qu'il avait laissées au manoir paternel, courant par les prés et les bois et ne se laissant vaincre par aucun pastour en adresse pour découvrir le nid caché sous les haies d'aubépine et en agilité pour suivre de près les papillons au vol capricieux, étaient devenues de ravissantes jeunes filles.

Raoul trouva que son semestre s'était vite écoulé, et, la veille de son départ, Pauline et Blanche pleurèrent autant l'une que l'autre, car elles avaient toutes deux une affection de sœur pour celui qui partait. On fit ensemble une longue et dernière promenade, et au retour Raoul, quittant les deux jeunes filles fort attristées, alla s'asseoir près de sa mère, qui lisait sous une tonnelle et lui parla longtemps. Blanche et Pauline, qui se promenaient en silence et appuyées l'une sur l'autre, aperçurent madame de Kerléon qui venait vers elles le visage rayonnant. Elle prit la main de Blanche, et arrêtant sur elle son bienveillant regard :

—Blanche, dit-elle, veux-tu être ma fille, mais tout de bon cette fois ?

Et du geste elle lui montrait Raoul qui les regardait.

Il était facile de prévoir la réponse, et on apprit bientôt que Raoul de Kerléon épousait sa cousine.

Il repartit avec l'intention d'obtenir toutes permissions le plus tôt possible, et les femmes s'occupèrent de de la corbeille. Huit jours après son arrivée à son régiment un petit engagement avait lieu avec les Arabes révoltés, et il tombait mortellement frappé.

Cette mort jeta la désolation dans sa famille et éteignit les riantes espérances que Blanche avait mises sur la tête de son fiancé. De cet irréparable malheur naquirent bientôt d'autres chagrins. La mère de Raoul demeura inconsolable et mourut peu de temps après son fils. Pauline se maria et Blanche resta seule avec ses souvenirs et sa douleur. Pauline, dont le cœur n'avait pas changé, aurait voulu ne pas se séparer de celle qu'elle nommait sa sœur ; mais son mari n'avait pas de fortune et il était d'un caractère égoïste et mondain qui n'avait pas échappé à Blanche, qui ne partageait l'aveuglement de son amie. Elle se sépara volontairement de Pauline, qui quittait avec regret sa chère province pour suivre M. de Chailland à Paris, et se retira près de sa grand'mère, chez sa tante, mademoiselle de Tercourt.

Elle avait espéré vivre tranquille entre ces deux vieilles femmes et elle s'était étrangement trompée. Sa tante possédait toutes les manies, tous les ridicules dont on gratifie volontiers dans les romans ces sortes de protecteurs, et, si elle avait osé, elle eût fermé sa porte à sa nièce, qu'elle n'avait jamais aimée. Il était d'ailleurs impossible qu'aucune sympathie pût exister entre deux femmes d'un caractère et d'un esprit aussi différents. "Cette langoureuse et sottie créature aurait bien dû choisir un autre asile, disait la vieille fille à chacune des visiteuses qui venaient de temps à autre lui racon-

ter les nouvelles du quartier; j'ai déjà assez de charges, sans parler de ma mère, et je me serais bien passée de mademoiselle ma nièce, dont la figure sentimentale et les manières princières ne me conviennent pas du tout."

L'expression de mélancolique résignation qui s'était pour ainsi dire appliquée sur les traits de Blanche depuis la mort de son fiancé, et qui déplaisait tant à sa tante, fut cependant ce qui attira sur elle l'attention de M. de Plainville. Il demanda la cause de cette tristesse empreinte sur la physionomie de la jeune fille, et, quelque temps après, il adressait à madame de Tercourt une proposition de mariage. Blanche s'était promise de ne porter d'autre nom que celui de Raoul; elle refusa. Après ce refus, sa position devint intolérable. Sa tante, entrant tout à fait dans son rôle de persécutrice, ne garda plus aucun ménagement.

"A quoi pensait-elle de dédaigner un parti aussi inespéré? Que deviendrait-elle? Que deviendrait sa grand'mère?" Telles étaient les questions que la vieille fille présentait à Blanche sous toutes les formes et dans les termes les plus durs. Madame de Tercourt ne mêla pas sa voix à ce déluge de reproches, mais son regard attristé et suppliant parlait bien éloquemment à sa petite fille. M. de Plainville avait été surpris de la réponse qui lui avait été faite; il pensa que la disproportion d'âge l'avait provoquée, et, se rappelant la position dépendante et précaire de la jeune fille, il espéra que la réflexion la ferait changer d'avis. Il renouvela sa demande.

Cette seconde démarche n'amena pas une réponse immédiate. Blanche demanda du temps. Hélas! elle avait en effet réfléchi, mais non pas pour elle-même. N'était-ce pas montrer un égoïsme coupable que de repousser le moyen qui s'offrait à elle de soustraire sa grand'mère aux vexations d'une fille qui lui faisait rudement sentir les services qu'elle lui rendait? Une lutte s'engagea entre sa raison et son pauvre cœur saignant encore d'une inguérissable blessure. Ses répugnances à contracter un nouvel engagement l'auraient sans doute emporté, si la Providence ne lui eût tracé la route de son devoir en la rendant témoin d'une scène qui fit cesser son indécision. Le jour où elle devait donner sa réponse définitive était arrivé, et elle ne savait comment annoncer sa résolution irrévocable de ne pas se marier, quand un tumulte fort inusité dans cette calme maison et le son irrité de la voix de sa tante la firent descendre dans le salon. Sa grand'mère, en voulant sortir sans aide de l'appartement, avait heurté des porcelaines placées sur une table, et les débris épars sur le parquet montraient que le malheur était sans remède.

Mademoiselle de Tercourt était accourue au bruit, et, en voyant ces porcelaines qu'elle aimait en avare brisées en mille morceaux, elle perdit toute retenue et accabla

la pauvre vieille femme des reproches les plus amers. Madame de Tercourt, déjà honteuse de sa maladresse, ne put supporter ce nouvel outrage, et, tombant sur une chaise, elle se couvrit le visage de ses deux mains et se mit à pleurer. Oh! les larmes des vieillards ont quelque chose de navrant. Ces pleurs tombèrent brûlants sur le cœur de Blanche, qui entraînait en ce moment. Elle s'élança vers sa grand'mère, la prit dans ses bras, et, couvrant de baisers ses cheveux blanchis, elle lui dit d'une voix qui tremblait d'émotion et de colère:— Chère, chère bonne maman, ne pleure pas, va, c'est la dernière fois que tu seras ainsi traitée!

Madame de Tercourt leva sur sa petite-fille ses yeux remplis de larmes, mais dans lesquels brillait une lueur d'espoir.

—Oui, bonne maman, reprit Blanche avec fermeté; tu n'auras désormais, je te le promets, d'autre maison que la mienne. Tu peux faire chercher M. de Plainville, car il faut que je lui parle; fais-le donc prévenir immédiatement; si toutefois ma tante le permet, ajouta-t-elle, paraissent enfin s'apercevoir de la présence de sa tante, qui était restée debout devant sa mère.

—Veux-tu, Céleste? demanda madame de Tercourt à celle qu'on avait si maladroitement nommée.

Un brusque mouvement de tête fut la réponse de la vieille fille, qui sortit sans mot dire de l'appartement pour aller prodiguer mille tendresses à sa perruche, le seul être qu'elle aimât en ce monde.

Un mois plus tard Blanche devenait madame de Plainville et quittait la maison de sa tante, emmenant sa grand'mère heureuse et consolée.

Eut-elle à se repentir du sacrifice qu'elle s'était imposé? Nous ne le croyons pas. M. de Plainville, absolu, entêté, d'un caractère cassant, respecta, s'il ne les comprit pas, la sensibilité exquise, l'élevation de sentiments de celle qu'il avait choisie pour compagne et ne froissa que rarement et à son insu ce cœur qui n'oubliait pas le passé, mais qui n'en appartenait pas moins tout entier aux devoirs du présent.

Une correspondance active s'était toujours échangée entre Blanche et madame de Chailland. Peu à peu les lettres de Pauline devinrent tristes et rares, et puis elles cessèrent tout à fait.

Blanche, alors tout occupée de ses enfants, qui grandissaient près d'elle, n'en éprouva pas moins une peine réelle de cette inexplicable indifférence. Deux ans passèrent sans qu'elle reçut aucune nouvelle, et puis un jour elle apprit que M. de Chailland venait de mourir, tué par un homme qui lui avait gagné d'énormes sommes au jeu et qu'il avait appelé en duel. Triste et coupable fin, digne de couronner une vie de désordres.

Ce malheur réveilla tous les sentiments d'affection qui n'étaient qu'assoupis dans le cœur de madame de Plainville. Elle partit pour Paris et conjura la malheureuse

veuve, depuis longtemps à demi ruinée par les prodigalités de son mari, de revenir en Bretagne.

—Là, lui disait-elle de cette voix tendre et sympathique qui trouvait si bien le chemin du cœur, là tu vivras tranquille, tu redeviendras ma sœur, et ton petit Raoul sera l'ami, le frère de mes enfants.

Ces paroles affectueuses, jointes à l'importante considération qu'en province elle pourrait vivre des débris de sa fortune, décidèrent madame de Chailland. Mais elle ne devait pas jouir longtemps de cette vie paisible, et sa santé, trop fortement ébranlée, ne se rétablit pas. Le désespoir qu'elle éprouvait à la pensée de se séparer de son enfant fut adouci par la certitude qu'elle avait de voir l'orphelin retrouver une mère en madame de Plainville, et elle mourut en murmurant leurs noms réunis.

Le lendemain de ce jour, Raoul de Chailland s'asseyait à la table de madame de Plainville, et celle-ci, rappelant ce que disait sa mère adoptive, madame de Kerléon, annonçait que maintenant elle avait trois enfants.

L'œil le plus pénétrant n'auraient pu découvrir dès lors lequel Blanche aimait le plus, de son fils Albert ou de son neveu Raoul. Tous deux reçurent la même éducation, eurent part aux mêmes soins et choisirent la même carrière ; c'étaient bien deux frères, ne se ressemblant ni au physique ni au moral, il est vrai, mais vivant de la même vie et également aimés d'un amour véritablement maternel.

Albert et Raoul portaient depuis quelque temps déjà l'épaulette de sous-lieutenant quand ils reçurent une nouvelle qui fut pour eux un coup de foudre. Madame de Plainville, souffrante depuis quelque temps, était tombée très-gravement malade, le médecin en désespérait. Ils accoururent ; elle vivait encore, mais sa faiblesse était extrême et la mort venait à grands pas. Le lendemain de leur arrivée, la malade renvoya son mari et son fils de sa chambre et fit appeler Raoul. L'abbé Duclos, qui avait assisté cette noble femme pendant sa longue maladie, était demeuré assis à son chevet. Blanche était restée par ordre de sa mère ; elle pleurait agenouillée près du lit et le front entre les mains. Par un mouvement spontané Raoul tomba aussi à genoux, et ses yeux, d'où jaillissaient de grosses larmes, se fixèrent sur la pâle figure de sa seconde mère. Le regard de la mourante se porta sur lui, puis sur Blanche, et quelque chose comme un sourire passa sur ses lèvres décolorées.

—Mes enfants, dit-elle,—et, si sa voix était faible, le silence qui régnait dans la chambre était si profond, que ses paroles arrivaient distinctes aux oreilles de Blanche et de Raoul,—mes enfants, j'ai voulu, avant de mourir, vous voir seuls, devant ce saint prêtre qui connaît toutes mes pensées, et qui ne vous refusera pas ses conseils. Écoutez-moi avec attention : les paroles d'une mourante

sont solennelles et doivent être religieusement gardées. C'est d'ailleurs de votre avenir à tous deux que je m'occupe en ce moment. Je vous consacre mes dernières pensées ; mes désirs exprimés, ma volonté une fois connue, j'en aurai fini avec la terre, et je ne m'occuperai que du ciel, d'où j'espère veiller sur vous un jour.

Elle s'arrêta, se recueillit un instant, et reprit en se tournant vers Raoul :

—Le jour où ma sœur d'affection me légua son fils et me donna sur toi, mon cher Raoul, ses droits et son autorité maternelle, je conçus l'espérance de devenir, un jour, vraiment ta mère. Alors ce n'était encore qu'un désir vague, qu'un projet qui, par mille circonstances, pouvait devenir irréalisable. Ce désir s'empara cependant de mon cœur, et il grandit avec le temps. Dans mes prières, je demandais souvent à Dieu qu'il vous destinât l'un à l'autre ; et, quand je voyais vos caractères se développer, l'âge venir et votre affection mutuelle se fortifier, je me disais que Dieu m'exaucerait sans doute. J'attendais que le moment fût venu de vous parler sérieusement, et de vous dire : Mes enfants, ce sentiment d'affection fraternelle qui s'accroît chaque jour me rend bien heureuse ; aimez-vous encore davantage, et, le jour où vous voudrez changer cette amitié contre un sentiment plus grave et plus sérieux, le jour où, après avoir consulté vos goûts devant Dieu, vous désirerez unir à jamais vos destinées, adressez-moi votre demande en toute confiance, car mon plus cher désir se trouvera ainsi réalisé, et M. de Plainville, j'en ai la confiance, ne refusera pas de joindre son consentement au mien. J'attendais, car vous êtes encore bien jeunes ; je ne puis plus attendre ; mes heures sont comptées ; mais sachez bien que je vous laisse mon consentement, et que j'emporte l'espérance que vous serez unis, un jour, par les liens sacrés du mariage. J'aurais ardemment désiré vous voir commencer, et en vous appuyant l'un sur l'autre, le difficile voyage de la vie ; Dieu ne l'a pas voulu.

Elle se tut un instant, et reprit avec effort, en s'adressant au prêtre :

—O vous, mon père, qui m'avez aidée à vivre, et qui m'aidez à mourir, soyez, avec mon vieil ami monsieur Jerson, mon témoin et celui de ces enfants quand l'heure sera venue !

—Vous savez ce que je vous ai dit, répondit gravement le prêtre, sur la nécessité d'obtenir le consentement de M. de Plainville.

—Oui, mon père, reprit-elle d'une voix faible, je le demanderai, et mon mari ne le refusera pas.

Puis, s'adressant à Raoul et à Blanche :

—Raoul, je remets le bonheur de ma fille entre tes mains. Blanche, je te recommande ton père et ton frère, Et maintenant, adieu, mes enfants chéris, soyez long-

temps heureux ensemble. Puisse Dieu vous bénir comme je vous bénis !

Sa main transparente et amaigrie s'était levée et avait doucement effleuré les cheveux de Blanche et le front pâle de Raoul, et puis elle retomba inerte sur les ouvertures.

On n'entendit plus dans la chambre que les sanglots des deux fiancés.

Madame de Plainville mourait quelques heures après ce solennel entretien, et la mort ne lui laissa pas le temps de mettre la dernière main à l'œuvre qu'elle avait edifiée. Elle ne put, selon son intention, obtenir de son mari la promesse qu'il ne désunirait pas ce qu'elle venait d'unir. C'était une chose regrettable, car, en ce moment, une requête sortie de ces lèvres qui allaient se refermer pour toujours, n'aurait pu être refusée, et le sort des deux jeunes gens auraient pu être fixé d'une manière irrévocable.

Avant de rejoindre son régiment, Raoul voulait confier à M. de Plainville ce qui s'était passé, et demander la main de Blanche. M. Jerson l'en dissuada.

— Ce serait maladroit, dit-il ; Plainville est un vieil entêté qui voudra marier sa fille à sa fantaisie, et qui a déjà forgé pour elle, avec son ami du Pasquier, je ne sais quel projet dont ils parlent trop souvent pour qu'il ne leur tienne pas un peu à cœur. Vous n'avez pas de fortune, et un sous-lieutenant, n'ayant que la cape et l'épée, a mauvaise grâce à se proposer pour mari ; il refuserait nettement, et il ne voudrait plus en revenir. Attendez, comptez sur Blanche, sur l'abbé Ducloux et sur moi, et gardez votre secret.

Le bon docteur donnait là, à son insu, un conseil blâmable, et qui auraient pu entraîner des conséquences fâcheuses, puisqu'il ne tendait rien moins qu'à créer un secret entre Blanche et son père.

Raoul trouva le raisonnement juste, et se résigna à attendre. Blanche, tout entière à sa douleur filiale et pensant qu'il ne lui appartenait pas de prendre l'initiative, le laissa partir et continua à aimer comme un frère celui que sa mère lui avait désigné comme un fiancé.

Le hasard, en les rapprochant, se chargea de resserrer les liens qui les unissaient.

Le régiment de Raoul fut envoyé en garnison dans la ville qu'habitait la famille de Plainville.

C'est alors que nous le retrouvons, oubliant, près de sa fiancée, l'orage qui s'était formé à l'horizon politique, et ne prêtant qu'une oreille distraite au bruit des combats qui se livraient en Orient.

IV

UN LIEUTENANT DE VOÛTIGEURS.

Albert de Plainville habitait la maison de son père, et pour la première fois depuis longtemps les deux jeunes gens, récemment promus au grade de lieutenant, avaient

vécu sous un toit différent. M. de Plainville avait prié Raoul de regarder sa maison comme la sienne, comme par le passé ; mais Blanche lui avait dit : « Songez, Raoul, que je n'ai plus ma mère. »

Et il avait refusé.

Ce ne fut pas sans peine ; de nouveaux regrets furent donnés à celle dont l'absence se faisait cruellement sentir ; il enviait le bonheur d'Albert plus que celui-ci ne paraissait le comprendre. Le retour à la vie de famille avait d'abord enchanté le capricieux jeune homme. Mais cela n'avait pas duré ; le calme d'une petite ville de province, la régularité d'habitudes de la maison paternelle, ne tardèrent pas à lui devenir insipides. Il avait bien essayé de se poser en champion de ce qu'il appelait le progrès, s'imaginant de bouleverser, pour se distraire, cette maison par trop paisible où tout s'exécutait avec ordre et précision ; mais son père s'était toujours montré inflexible, et il en avait été pour ses tentatives. Chaque jour, au moment où le dernier coup de midi sonnait à l'horloge de la ville, le vieux colonel se mettait à table en face de Blanche, qu'il avait faite à son exactitude militaire, et, qu'Albert y fût ou n'y fût pas, on dînait. Or ce dîner de midi avait été pris en aversion par le jeune lieutenant. Mais c'était en vain qu'il avait fait valoir les avantages de celui de cinq heures. M. de Plainville avait toujours dîné à midi, et chez lui on y dînerait toujours. Albert n'était guère exact cependant, et Blanche ne réussissait que rarement à faire oublier son absence. Un coup d'œil jeté sur la chaise vide et sur la serviette roulée invariablement placées auprès de lui, en rappelant à M. de Plainville la désobéissance de son fils, le rejetait dans des accès d'humeur qui retombaient sur la jeune fille.

Le lendemain du jour où nous nous sommes introduits dans le salon de M. de Plainville, midi allait sonner, et le vieillard, assis au coin de la cheminée de la salle à manger, relisait une lettre qu'il tenait à la main. Blanche examinait si rien ne manquait au service de la table, et, de temps en temps, elle regardait d'un air inquiet son père, dont un nuage de mécontentement obscurcissait le large front.

— Albert est-il rentré ? demanda tout à coup le vieillard d'un ton brusque.

— Je ne crois pas, mon père.

— Veux-tu t'en informer ?

Blanche passa dans la cuisine et apprit avec joie que son frère venait de monter dans son appartement et qu'il était rentré seul.

Elle s'élança dans l'escalier et entra dans une chambre du premier étage meublée avec un luxe qui contrastait avec la simplicité du mobilier du reste de l'habitation. Tout était moderne dans cet ameublement, et, sans les grandes fenêtres à petits carreaux et les larges poutres du plafond, on eût pu se croire dans une mai-

son qui comptait à peine quelques années d'existence.

Dans une élégante causeuse était assis ou plutôt à demi couché un jeune homme grand, mince et blond. Une robe de chambre aux couleurs éclatantes l'enveloppait et ne laissait passer que ses deux pieds chaussés de pantouffles de velours noir brodées en soutache rouge. Il tenait un livre à la main et sa tête reposait sur son bras gauche repleyé en arrière. En entendant sa porte s'ouvrir, il leva les yeux et sourit à sa sœur.

—Je ne m'attendais pas à l'honneur de ta visite, dit-il; l'heure consacrée de midi n'est-elle pas sonnée?

—Pas encore, Albert; est-ce que tu ne vas pas descendre?

—Non, ma sœur.

—Et pourquoi?

—Parce que j'ai déjeuné avec Chailland.

—Où cela?

—A sa pension.

—Ah! c'est mal, très-mal à Raoul.

—Et pourquoi?

—Parce qu'il sait combien mon père tient à ce que tu dînes avec nous.

—Et si je ne puis m'astreindre à cette ennuyeuse habitude?

—Tu n'en est pas plus raisonnable, et je compte bien le gronder.

—Qui, lui?

—Mais Raoul.

—Allons, il faut donc que j'avoue ma faute sans restriction. Eh bien, il est innocent, ce cher Raoul, et c'est moi qui l'ai forcé, oui, forcé de me donner à déjeuner.

Et Albert se mit à rire aux éclats. Blanche souriait.

—Je l'aurais parié, dit-elle; mais, je suis fâchée de te le dire, il faut que tu descendes cependant.

—Je ne descendrai pas, il faut que je finisse ce livre qu'on me demande; ainsi dis à mon père que je suis occupé et que j'ai déjeuné.

Et Albert, reprenant son livre, se remit tranquillement à lire.

Au bout de quelques secondes, il releva les yeux sur sa sœur, qui était restée debout devant lui.

—Te voilà encore! dit-il.

—Oui, et j'y resterai jusqu'à ce que tu consentes à me suivre.

—Mais suis-je donc un petit garçon, pour qu'on veuille ainsi me mener à la lisière? dit Albert avec une brusquerie qui rappelait M. de Plainville.

—Ah! voilà le grand mot lâché! Mon Dieu, Albert, tu sais fort bien que je ne conspire en aucune façon contre ton indépendance. Ne t'emporte donc pas inutilement et écoute ce qu'il me reste à te dire. Sais-tu que mon père vient de recevoir la note du tapissier, et que la somme qu'il réclame est très-forte?

—Que veux-tu que j'y fasse, Blanche? ce ne seront

pas mes misérables appointements qui suffiront à mes dépenses. Il faudra que tu voies cette note pour vérifier si ce marchand ne m'a pas trompé, car tu conçois que cette nouvelle ne m'engagera pas à me présenter à mon père, au moins jusqu'à ce que son mécontentement soit passé.

—Le meilleur moyen de le lui faire oublier serait de condescendre à ses habitudes.

C'est cela, commence ton sermon. Mais si cela me coûte de me ployer à toutes ces misérables minuties auxquelles tu es faite, toi! Il faut que je sois rentré à neuf heures comme un collégien, il faut que je me présente deux fois par jour à une table servie comme il y a vingt ans, il faut que j'avale les détestables sauces de Catherine, ses plats grossiers, sa soupe fade, et sans me plaindre encore! Non, parbleu! je me plaindrai et je mangerai ailleurs le plus souvent possible, j'y suis décidé.

—Allons, tu calomnies notre ordinaire, Albert, et les hôtels t'ont rendu par trop difficile. Nos mets ne sont pas recherchés, mais ils sont abondants et sains.

—Oh! je les déclare très-hygiéniques, sauf cette espèce de bouillie blanche qui m'est restée depuis hier sur l'estomac.

—Tu tombes justement sur l'endroit faible de Catherine: elle fait mal, très-mal la sauce blanche; mais je te promets qu'à l'avenir tu n'auras plus à t'en plaindre, je la ferai moi-même.

—Non pas, s'il vous plaît, je ne veux pas de cuisine préparée par vos blanches mains. Plaisanterie à part, je te prie de laisser Catherine à ses casseroles et de me laisser à ma lecture; c'est entendu n'est-ce pas?

Et Albert reprit son livre une seconde fois.

—Je te quitte donc, dit Blanche en se dirigeant vers la porte, mais je puis t'assurer que mon père sera sensible à ce manque d'égards, d'autant plus sensible qu'il est mal disposé ce matin: il a tant souffert!

Le trait porta.

—Comment! quoi! dit vivement Albert, comme te voilà pressée! il a souffert, dis-tu, mais il m'a dit ce matin qu'il était bien.

—Ce qui n'a pas empêché la goutte de le tourmenter une partie de la nuit. J'ai cru qu'il serait obligé de garder la chambre, et nous avons mis un quart d'heure à descendre l'escalier.

—Pourquoi ne m'appelais-tu pas?

Blanche pensa que cela eût été difficile puisqu'à ce moment il était sorti, mais elle se contenta de penser.

—Viens-tu? dit-elle; voilà le premier coup de midi qui sonne.

Albert se leva, étendit paresseusement les bras, et jeta son livre sur la causeuse.

—Je vais savoir des nouvelles de mon père, dit-il.

—Tu viens dîner! s'écria gaiement Blanche en lui

prenant la main; je t'en prie, ajouta-t-elle avec des yeux suppliants.

—Eh bien, va pour le dîner, répondit Albert, vaincu par tant de patience et tant de douceur; mais tâche d'avoir pitié de moi et ne charge pas mon assiette. Je te conseillerai même d'introduire Diavolo dans la salle à manger: c'est un chien bien élevé, excellent convive, et, tu comprends, il m'aidera.

M. de Plainville se levait pour prendre sa place à table quand ses enfants entrèrent, et son front s'éclaira en apercevant Albert. Il l'attendit et s'appuya sur lui pour gagner sa chaise. Cependant il ne paraissait pas complètement revenu de son mécontentement et ses sourcils se fronçaient d'une terrible manière quand son regard venait à rencontrer un papier plié en quatre dont un des angles dépassait le marbre de la cheminée. Mais Albert, qui avait à cœur de dissiper ce nuage, se montra plein d'entrain et de gaieté. Tout en s'occupant beaucoup de son chien, qui mangeait à peu près tout ce que Blanche mettait sur son assiette, il ne laissa pas languir la conversation. Le vieux colonel y prenait une part active et ne s'interrompait que pour faire remarquer à Blanche qu'elle servait un lieutenant de voltigeurs comme elle eût servi une jeune fille, ou pour questionner Albert sur la cause de son peu d'appétit.

Le regard de Blanche suspendit plusieurs fois l'aveu qui venait aux lèvres de son frère, et le dîner se passa bien.

—Vous allez sans doute faire votre sieste, mon père? demanda le jeune homme quand le café eut été servi.

—Cette diable de goutte m'empêchera de dormir, répondit le vieillard; mais ne remonte pas encore, j'ai à te parler.

Albert regarda Blanche d'un air d'angoisse comique.

—Donne-moi ce papier, reprit M. de Plainville en désignant du doigt celui qui se trouvait sur la cheminée.

Blanche allait le prendre, Albert la prévint, et, se dérangeant brusquement, il le saisit.

—Voilà, mon père, dit-il hardiment.

Le vieillard le déplia lentement.

—Quand tu m'as demandé la permission de faire meubler ta chambre, dit-il, tu m'avais dit que c'était une affaire de quatre cents francs.

—Oui, mon père.

—Comment se fait-il alors que ce mémoire monte à huit cents francs.

—Huit cents francs! mais je suis volé! huit cents francs pour un canapé et quelques fauteuils!

—Mais je vois ici bien autre chose, répondit sèche-ment M. de Plainville: rideaux, secrétaire, tapis, pendule; voilà des inutilités qui coûtent cher.

—Mais, mon père, il fallait bien que ma chambre fût meublée convenablement.

—Je n'en disconviens pas, mais cette dépense est exagérée.

—Ma foi, mon père, c'est vrai, et je regrette d'autant plus cette folie, qu'il n'est pas certain que j'en puisse profiter longtemps; ne sommes-nous pas des oiseaux de passage et ne pouvons-nous pas recevoir aujourd'hui ou demain un ordre de départ? Ah! si c'était pour la Crimée, comme il serait le bienvenu!

Blanche regarda son frère avec inquiétude, M. de Plainville leva les épaules.

—Est-ce pour attrister ta sœur que tu viens nous communiquer tes vaillants désirs? dit-il. Morbleu, ce ne sont pas des blancs-becs qu'il faut devant Sébastopol. Allons, ne te fâche pas; je sais à l'avance que tu es brave, tous les Plainville ont été braves; mais je n'en veux pas moins espérer qu'on se battra là-bas sans toi. Tiens, prends ce mémoire, quand je remonterai je te donnerai de l'argent, et qu'il n'en soit plus question.

Albert, enchanté, ne songea plus à l'ouvrage qu'il était si pressé de lire et proposa une partie de piquet à son père. Rien ne pouvait être plus agréable au vieillard, Blanche se hâta de préparer la table à jeu, elle installa M. de Plainville près du feu, s'assura que ses jambes étaient bien enveloppées dans leur couverture de flanelle, et, laissant le père et le fils, devenus les meilleurs amis du monde, lutter amicalement les cartes à la main, elle monta dans son appartement.

ANNA ÉDIANEZ.

(La suite au prochain numéro.)

CROIRE; MAIS PAS EN NOUS.

Parce qu'on a porté du pain, du linge blanc,
A quelque humble logis sous les combles tremblant
Comme le nid parmi les feuilles inquiètes;
Parce qu'on a jeté ses restes et ses miettes
Au petit enfant maigre, au vieillard pâissant,
Au pauvre qui contient l'Eternel tout-puissant;
Parce qu'on a laissé Dieu manger sous sa table,
On se croit vertueux, on se croit charitable!
On dit: "Je suis parfait! louez-moi; me voilà!"
Et, tout en blâmant Dieu de ceci, de cela,
De ce qu'il pleut, du mal dont on le dit la cause,
Du chaud, du froid,—on fait sa propre apothéose.
Le riche qui, gorgé, repu, fier, paresseux,
Laisse un peu d'or rouler de son palais, sur ceux
Que le noir janvier glace et que la faim harcèle,
Ce riche-là, qui brille et donne une parcelle
De ce qu'il a de trop à qui n'a pas assez,
Et qui, pour quelques sous du pauvre ramassés,
S'admire et ferme l'œil sur sa propre misère,
S'il a le superflu, n'a pas le nécessaire:
La justice; et le loup rit dans l'ombre en marchant
De voir qu'il se croit bon pour n'être pas méchant.
Nous bons! nous fraternels! ô fange et pourriture!
Mais tournez donc vos yeux vers la mère nature!
Que sommes-nous, cœurs froids où l'égoïsme bout,
Après de la bonté suprême éparse en tout?
Toutes nos actions ne valent pas la rose.
Dès que nous avons fait par hasard quelque chose,
Nous nous vantons, hélas! vains souffles qui fuions!
Dieu donne l'aube au ciel sans compter les rayons,
Et la rosée aux fleurs sans mesurer les gouttes;
Nous sommes le néant; nos vertus tiendraient toutes
Dans le creux de la pierre où vient boire l'oïseau.

L'homme est l'orgueil du cèdre emplissant le roseau.
 Le meilleur n'est pas bon, vraiment, tant l'homme est frêle ;
 Et tant notre fumée à nos vertus se mêle !
 Le bienfait par nos mains pompeusement jeté,
 S'évapore aussitôt dans notre vanité ;
 Même en le prodiguant aux pauvres d'un air tendre,
 Nous avons tant d'orgueil que notre or devient cendre ;
 Le bien que nous faisons est spectre comme nous.
 L'Incréé, seul vivant, seul terrible et seul doux,
 Qui juge, aime, pardonne, engendre, construit, fonde,
 Voit nos hauteurs avec une pitié profonde,
 Ah ! rapides passants ! ne comptons pas sur nous,
 Comptons sur lui. Pensons et vivons à genoux ;
 Tâchons d'être sagesse, humilité, lumière ;
 Ne faisons point un pas qui n'aille à la prière ;
 Car nos perfections rayonneront bien peu
 Après la mort, devant l'étoile et le ciel bleu.
 Dieu seul peut nous sauver. C'est un rêve de croire
 Que nos lueurs d'en bas sont là-haut de la gloire ;
 Si lumineux qu'il ait paru dans notre horreur,
 Si doux qu'il ait été pour nos cœurs pleins d'erreur,
 Quoi qu'il ait fait, celui que sur la terre on nomme
 Juste, excellent, pur, sage et grand, là-haut est l'homme,
 C'est-à-dire la nuit en présence du jour ;
 Son amour semble haine auprès du grand amour ;
 Et toutes ses splendeurs, poussant des cris funèbres,
 Disent en voyant Dieu : Nous sommes les ténèbres !
 Dieu, c'est le seul azur dont le monde ait besoin.
 L'ubime en en parlant prend l'atome à témoin.
 Dieu seul est grand ! c'est là le psaume du brin d'herbe ;
 Dieu seul est vrai ! c'est là l'hymne du flot superbe ;
 Dieu seul est bon ! c'est là le murmure des vents ;
 Ah ! ne vous faites pas d'illusions, vivants !
 Et d'où sortez-vous donc, pour croire que vous êtes
 Meilleurs que Dieu, qui met les astres sur vos têtes,
 Et qui vous éblouit, à l'heure du réveil,
 De ce prodigieux sourire, le soleil !

H.

Avis de l'Administration.

Nous prions ceux de nos abonnés, qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur abonnement, de le faire au plus tôt, s'ils ne veulent pas éprouver de désagréments. L'abonnement est payable d'avance, et nous y tenons. Ainsi, avis aux retardataires.

UN PEU DE TOUT.

— Ces jours derniers, était traduite devant l'alderman de Londres Besley, une jeune personne de seize ans, M^{lle} Marguerite de X... ; arrêtée à Londres sous des habits d'homme. L'une de ces dernières matinées, vers cinq heures et demie, l'agent Fenning, passant dans Saint-Martin-le-Grand, aperçut un jeune homme assis sur les marches de Queens'-Hotel. Il demanda à cet individu ce qu'il faisait en cet endroit à cette heure matinale. Le jeune homme répondit en très-bon anglais qu'il était fatigué et qu'il se reposait. A l'examen du visage, à l'audition de la voix de son interlocuteur, l'agent reconnut qu'il n'avait pas affaire à un jeune homme, mais à une femme. Ayant demandé la cause de ce travestissement, l'agent obtint une réponse en français qu'il ne put comprendre. La jeune femme se leva alors et s'apprêta à se retirer, quand l'agent l'arrêta et l'invita à le suivre à la station de police.

L'alderman Besley, ayant invité un interprète à demander à la prisonnière ce qui l'avait amenée à Londres,

et pour quelle cause elle s'y trouvait sous un travestissement, la jeune fille répond qu'elle a quitté la maison de sa tante avec qui elle demeurait à Passy, près Paris, et qu'elle s'est travestie pour accomplir plus facilement sa pérégrination. Elle est partie seule et ne connaît personne dans la métropole. Elle était descendue à l'hôtel d'un sieur Mouslet, accompagnée d'un individu habitant la maison, qui avait présenté M^{lle} de X... comme un jeune homme arrivé à Londres par le dernier train, et ayant besoin d'un lit. On avait conduit le jeune étranger à la chambre qu'on lui destinait ; mais, en montant l'escalier, M^{lle} de X... ayant parlé, l'hôte reconnut au son de la voix qu'il avait affaire à une femme. Dès lors il se refusa à loger M^{lle} de X..., et même il se mit en quête d'un policeman pour faire arrêter l'inconnue qui avait disparu quand l'agent fut amené à l'hôtel. Depuis, le sieur Mouslet a appris que la jeune personne habillée en homme était fille du baron de X... et de la baronne de X... qui habite Versailles. Quant à elle-même, elle demeurait à Passy chez sa tante.

L'alderman est informé par l'inspecteur Léonard que l'on a su, par un télégramme envoyé de Paris, que la famille a un ami à Londres, M. Ludlow, avocat, qui pourrait donner des renseignements. Mais l'alderman pense qu'il vaudrait mieux remettre l'affaire à quelques jours, afin de donner le temps aux amis de M^{lle} de X... de venir la réclamer. Quant à M^{lle} de X..., elle désirait que décision fût prise à son égard sans plus tarder. A ce moment, M. Ludlow, qu'on avait fait prévenir, se présente. M. Mouslet est là aussi qui offre à l'alderman de loger M^{lle} de X... jusqu'à ce que ses amis viennent la réclamer. L'alderman déclare qu'il ne peut rendre M^{lle} de X... à la liberté avant d'avoir sur elle des renseignements plus complets, mais qu'il adoucira sa captivité. Il l'enverra à Newgate avec une lettre de recommandation pour le gouverneur, M. Jonas. Un logement sera disposé pour la jeune prisonnière dans les appartements de la geôle même, et elle trouvera là tout le confort exigé par son sexe et sa position.

La jeune lady quitte ensuite le tribunal et est conduite en cab chez M. Jonas.

Le surlendemain, le père et la tante de M^{lle} de X... prévenus par le télégramme, sont accourus à Londres. La jeune fille a été remise aux mains de sa tante, qu'elle n'avait jamais quittée jusqu'à ce jour. Il a été prouvé que le seul mobile de sa fuite était le désir de voir l'exposition de Londres. La fugitive n'a guère plus de quinze ans.

* * *

Calino nous racontait hier la suivante :

L'empereur d'Autriche fait rencontre d'un soldat manchot.

— Où as-tu perdu le bras ?

— Sire, à Solferino.

L'empereur détache aussitôt sa propre croix et la place sur la poitrine du pauvre estropié.

Une récompense aussi subite transporte l'invalidé, qui s'écrie :

— Ah ! sire ! la croix pour un bras ! mais si j'avais perdu les deux ?

— Je t'aurais fais officier.

A l'instant, de son unique main, le manchot tire son sabre et abat d'un seul coup le bras qui lui reste.

LE BIEN.

(POUR BARYTON OU CONTRALTO.)

Paroles de GALOPPE D'ONQUAIRE; Musique de LÉOPOLD AMAT.

Andantino Moderato.

Dolce

mf

Andantino Moderato.

Rit.

Rit.

p p *p*

Pour être heu - reux et fier en cet - te vi - - - - e, Laissez mon - ter votre â - me vers le

Rall.

p

bien : Hors lui, mon fils rien n'est di - gne d'envi - - - e, Sans lui, mon fils, tout le res - - te n'est

SUIVEZ SUIVEZ SUIVEZ

rien.

Andantino Rit. Rit.

Au printemps de vos jours aimez pour qu'on vous aime; C'est avec le pas - sé qu'on bâ-tit l'a-ve-

Dolce SUIVEZ

p p

1^o Tempo. Dolce > Poco Rit. in Tempo.

nir, Et plus tard, mon enfant, c'est un bonheur su-prê - me Que de se re - po - ser au lit du sou-ve-

1^o Tempo. > > in Tempo. < >

p p

Plus lent Lento Piacere *S*

nir, Que de se re-po - - ser au lit du souve - - nir. Ah! Pour être heu-

Dolce SUIVEZ SUIVEZ

LE BIEN.

Refrain. Pour être heureux et fier en cette vie,
Laissez monter votre âme vers le bieu :
Hors lui, mon fils, rien n'est digne d'envie,
Sans lui, mon fils, tout le reste n'est rien.

Au printemps de vos jours aimez pour qu'on vous aime ;
C'est avec le passé qu'on bâtit l'avenir,
Et plus tard, mon enfant, c'est un bonheur suprême
Que de se reposer au lit du souvenir. (bis.)
Ah ! Pour être heureux, etc.

Respectez le palais, protégez la chaumière ;
Dans les fardeaux d'autrui prenez votre moitié :
N'oubliez pas que Dieu, quand il fit la misère,
Bien vite au cœur du riche envoya la pitié. (bis.)
Ah ! Pour être heureux, etc.

Ayez des pleurs pour tous et pour tous un sourire :
La joie et la douleur sont deux sœurs ici-bas,
Et, lorsqu'auprès de vous on chante ou l'on soupire,
A qui souffre ou prospère, enfant, ouvrez vos bras. (bis.)
Ah ! Pour être heureux, etc.

Quand vos yeux, en naissant, s'ouvraient à la lumière,
Chacun vous souriait, mon fils, et vous pleuriez ;
Faites si bien, qu'un jour, à votre heure dernière,
Chacun verse des pleurs et que vous souriez. (bis.)
Ah ! Pour être heureux, etc.

VARIÉTÉS.

Le célèbre chirurgien X... est un amputeur des plus acharnés.

Pour un simple mal d'aventure au doigt, il couperait les deux jambes à un ami.

Voyez un peu ce qui attend un étranger.

Un jour, un pauvre diable lui tombe entre les mains.

Il coupe, rogne et détaille à tel point son patient que, l'opération finie, son interne embarrassé lui demande :

—Monsieur, quel morceau faut-il remettre dans le lit ?

* * *

On répétait aux Folies-Dramatiques un chœur de forgerons qui commençait par ce vers :

“ Forge, forge avec zèle.”

Malgré le rôle écrit qu'il tenait à la main, un choriste persistait à chanter :

“ Forge, forge avec elle.”

Le régisseur entendait cette variante de la pensée de l'auteur voulut lui faire comprendre son erreur :

—Ah ! monsieur, mettez-moi à l'amende, car vous ne me forcerez jamais à faire un pareil cuir !

* * *

Mme Stolz visitait le champ de bataille de Waterloo en compagnie d'un grand seigneur évadé de Saint-Petersbourg.

—C'est ici, dit l'explicateur officieux qui accompagne les étrangers, c'est ici que l'Empereur a été blessé à la jambe. On lui a enlevé sa botte et nous la vendons par petits morceaux qui sent un souvenir pour les uns, une relique pour les autres.

Mme Stolz dit alors quelques mots à l'oreille du cicérone.

—Bien, madame, fit celui-ci, puisque monsieur est un personnage important, on lui donnera de la botte neuve.

* * *

On nous transmet ce mot d'un général :

Un officier vient à lui se plaindre d'avoir été frappé au visage dans une maison où il avait dîné.

—Il fallait lui planter votre épée dans le ventre.

—J'étais en bourgeois.

—On prend un couteau sur la table.

—Nous venions de passer au salon.

—Eh ! fichtre ! vous aviez au moins un cure-dents !

* * *

Les eaux de Carlsbade ne se prennent point par la bouche.

Elles ne se prennent pas davantage en bains—à n'importe quel degré...

—Comment donc se prennent-elles ?

La Cérémonie et M. de Pourceaugnac répondront pour nous.

L'homme qui administre chaque matin les eaux de Carlsbade prend le nom de *baigneur*, comme à Vichy, comme à Bagnères, comme à Biarritz.

Le maréchal duc de Raguse, ayant fait une saison à Carlsbade, se trouva fort satisfait de son...baigneur.

Il en avait essayé deux au trois avant de trouver le bon—un patricien habile, à la main sûre, et dont il conserva un excellent souvenir.

L'année suivante, en arrivant à Carlsbade, le maréchal, dès qu'il sortit de l'hôtel, rencontra son baigneur.

Le maréchal lui dit un bon jour gracieux et plein de gratitude.

Mais le baigneur le regarda d'un air étonné et rendit froidement le salut.

Le maréchal, quoique choqué de n'avoir pas été reconnu, le fit demander le lendemain, préférant un baigneur grossier, mais habile, à un baigneur poli et maladroit...

Le maréchal, sans dire un mot, appuya sa tête sur le dossier d'un fauteuil et se mit dans la posture qui convient pour prendre les eaux de Carlsbade.

Mais à peine le tissu de lin fût-il relevé que le baigneur s'écria :

—Ah ! monsieur le maréchal ! vous voilà donc de retour ? Comment allez-vous cette année ? Mais vous avez fort bonne mine !

* * *

Un boursier affligé par des pertes considérables parlait de se suicider.

—Je me serais déjà jeté à la Seine, s'écriait-il, si je n'avais horreur de l'eau froide.

—Eh bien lui dit un ami, va tout de suite à la Morgue !...

Nous doutons que le conseil ait été suivi,—ce qui évitera à la famille du boursier une démarche toujours désagréable.

C'est ainsi qu'un homme d'une quarantaine d'années, se disant bonnetier, vient réclamer son parent et ami Jacques Dubois, disparu depuis plusieurs jours.

—Avait-il, demanda-on quelque signe particulier ?

—Oui, monsieur. C'est bien facile à reconnaître il était sourd.